

Pierre-Joseph Laurent

Amours pragmatiques

Familles, migrations et sexualité
au Cap-Vert aujourd'hui



KARTHALA

Pourquoi une famille aussi fluctuante, pour ne pas dire évanescence, voire même insaisissable, que la famille capverdienne pourrait-elle être considérée comme particulièrement bien adaptée aux conditions de ce début de vingt et unième siècle ?

Bien avant l'apparition d'Internet, depuis près de cent cinquante ans, confrontée à la migration, cette société insulaire a su apprivoiser la distance qui sépare durablement les membres d'une famille. Animés d'une énergie contagieuse, ils inventeront progressivement la « famille à distance ». Étrange famille où le mariage semble avoir disparu, où les femmes élèvent seules leurs enfants, où des couples vivent longuement séparés et où des enfants sont confiés à des nourrices ! Pourtant un enjeu majeur relie les membres de ces familles : celui de se transmettre le « capital migratoire » considéré comme un bien précieux. À de rares occasions, vacances, mariages ou funérailles, les membres dispersés de la « famille à distance » se rassemblent. Vécus intensément, ces moments éphémères suscitent les échanges. La famille refait corps : elle se réajuste et transmet des histoires. Les selfies se chargeront ensuite d'en prolonger la mémoire.

Treize ans et vingt-sept voyages au Cap-Vert et dans la région de Boston aux États-Unis où résident deux cent soixante mille Américains capverdiens furent nécessaires pour reconstituer l'histoire de ces « familles à distance » sur plusieurs générations. *Amours pragmatiques* résulte d'une expérience humaine acquise d'une vie partagée avec ces familles. Par des récits détaillés, étayés et parfois poignants, l'auteur invite le lecteur à comprendre les fondements de la société capverdienne et au-delà, il l'introduit à des manières contemporaines de vivre la famille.

En filigrane, et en dialogue avec l'anthropologie de la parenté, l'ouvrage interroge à nouveau frais l'énigme que constitue la famille matrifocale. La société capverdienne est alors décrite comme le fruit d'une histoire qui a institué une société à « alliances confinées et à visites ».

Agronome, sociologue et anthropologue, Pierre-Joseph Laurent est professeur à l'Université catholique de Louvain, où il a cofondé le Laboratoire d'anthropologie prospective. Après, vingt ans de recherches au Burkina Faso, il s'est tourné vers la société créole du Cap-Vert. Il est notamment l'auteur de : Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison (Karthala) et de Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté (Éditions Academia). Il a été élu membre de l'académie royale des sciences de Belgique en 2011.



KARTHALA sur internet:
www.karthala.com
(paiement sécurisé)

Couverture : Nelson Lobo (artiste peintre capverdien).

Éditions Karthala, 2018
ISBN : 978-2-8111-1938-6

Pierre-Joseph Laurent

Amours pragmatiques

**Familles, migrations et sexualité
au Cap-Vert aujourd'hui**

Préface de Cláudio Furtado

**Édition Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages de Pierre-Joseph Laurent

- Les pouvoirs politiques locaux et la décentralisation au Burkina Faso*, Louvain-la-Neuve/Paris, Cahiers du CIDEP n° 26, Académia-L'Harmattan, 170 p., 1995.
- Une association de développement en pays mossi. Le don comme ruse*, Paris, Karthala, (col. Hommes et Sociétés) 294 p., 1998 (2nd 2008).
- Les pentecôtistes du Burkina. Mariage, pouvoir et guérison*, Paris, coédition IRD-Karthala (col. Hommes et Sociétés), 446 p., 2003 (2nd 2009).
- Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté*, Louvain-La-Neuve, Académia – Bruyland, coll. Anthropologie prospective, 2010, 513 pages ; *Beleza imaginárias. Antropologia do corpo e do parentesco*, Sao Paulo, Brasil, Ideias e Letras, 2013, 416 p (trad. en portugais).
- Un islam confrérique au Burkina Faso. Actualité et mémoire d'une branche de la Tijâniyya*, 240 p. (en collaboration avec Dassetto, F. et Ouedraogo, T.), Paris, Karthala (collec. Religions contemporaines), 2012, 276 p.

En tant qu'éditeur scientifique :

- Gestion des ressources naturelles conflits pour l'accès à la terre et sécurité foncière en Afrique sahélienne*, (sous la dir. de, avec P. Mathieu), Louvain-la-Neuve/Paris, Cahiers du CIDEP, n° 27, Academia-L'Harmattan, 1995, 295 p.
- Démocratisation, enjeux fonciers et pratiques locales en Afrique*, (sous la dir. de, avec P. Mathieu et J.-C. Willame), Bruxelles/Paris, Institut africain/L'Harmattan, coll. « Cahiers africains », n° 23-24, 1997, 249 p.
- Les nouvelles religions en Afrique : d'un prophétisme à l'autre*, (sous la dir. de, avec A. Mary, EHESS), Social Compass, Sage, London, 2001 (septembre).
- Analyse pluridisciplinaire d'une ville émergente : Ziniaré au Burkina Faso*, (sous la dir. de, avec F. Dassetto, A. Nymba, B. Ouedraogo et P. Sebahara), Louvain-la-Neuve, Academia, 2003.
- Les raisons de la ruse*, (sous la dir. de, avec S. Latouche, M. Singleton, O. Servais), Paris, La Découverte/MAUSS, 2004, 353 p.
- Une anthropologie entre pouvoir et histoire*, (sous la dir. de, avec É. Leonard, E. Jul-Larsen, P.-Y. Le Meur), Paris, Karthala/IRD/APAD, 2011, 657 p.
- Darwinismes et spécificité de l'humain*, (sous la dir. de, avec B. Bourguine, B. Feltz, P. Van den Bosch de Aguilar, C. De Duve), Louvain-la-Neuve, Academia, 2012, 207 p.
- Mondernité insécurisée. Les conséquences de la globalisation*, (sous la dir. de, avec C. Breda, M. Deridder), Louvain-la-Neuve, Academia, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », 2012, 467 p.
- As ciências sociais em Cabo Verde. Temáticas, abordagens e perspectivas teóricas*, (sous la dir. De, avec C. Furtado, I. Évora), Praia, Edições UNI/CV, 2016, 487 p.
- Tolérances et radicalismes : que n'avons-nous pas compris ? Le terrorisme islamiste en Europe*, (sous la dir. de), Bruxelles, Éditeur Couleurs Livres, sept. 2016.

Pour Danielle Bastien,
avec qui je partage la vie
pour son soutien multiforme
à l'élaboration de ce livre.

Remerciements

A Marie-José Jolivet, spécialiste de la créolisation aux Antilles et en Guyane, membre de l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et, en 2003, directrice du Laboratoire Mondialisation et identités (IRD, EHESS, CNRS), dont j'étais membre associé, je dois de m'avoir suggéré de me lancer sur un nouveau terrain ethnographique au Cap-Vert, après deux décennies consacrées à l'étude des Mossi au Burkina Faso. Je lui suis reconnaissant pour les premiers fonds octroyés, mais plus particulièrement encore pour cette judicieuse proposition, pour ses encouragements et sa confiance.

Entre 2005 et 2006, j'ai bénéficié d'un soutien financier du Fonds National de la Recherche Scientifique (FNRS). Il m'a permis d'asseoir mon réseau de recherche au Cap-Vert et de mener des premières enquêtes sur les formes du religieux. Ensuite, entre 2007 et 2012, j'ai codirigé, avec Claudio Furtado de l'Université du Cap-Vert (UNI/CV) et de Salvador de Bahia au Brésil, un projet interuniversitaire ciblé (PIC) de la Coopération universitaire au développement (CUD/Belgique) d'appui au démarrage de l'université du Cap-Vert. Ce projet m'a notamment permis de me rendre fréquemment dans l'archipel. Lors de chaque voyage, je me suis organisé afin de mener des enquêtes sur le terrain. J'ai ainsi pu établir un partenariat avec des chercheurs du Cap-Vert, mais également du Brésil, des États-Unis et du Portugal par l'encadrement de thèses de doctorat surtout. Durant ces années, une solide collaboration, basée sur des recherches conjointes, s'est établie avec le collègue et ami Claudio Furtado ; je tiens à lui exprimer ici ma profonde et sincère gratitude. À cette époque, liés à ce projet, cinq doctorants, tous devenus professeurs, Crisanto Barros, Daniel Costa, Clementina Furtado, António Jesus, José Semedo, ont manifesté la plus grande attention à me faciliter les séjours dans leur pays et à échanger à propos de mes recherches. Je tiens à les remercier pour leur soutien indéfectible.

De 2014 et 2016, j'ai bénéficié d'un crédit de recherche (CDR) du Fonds National de la Recherche Scientifique (FNRS) spécialement dédié à l'approfondissement des hypothèses présentées dans cet ouvrage. Avec l'appui efficace de Crisanto Barros, nous avons réuni une équipe de chercheurs internationale, renforcée par des étudiants de l'Université du Cap-Vert et de Louvain (UCL) autour, notamment, de mes travaux concernant la « famille à distance » capverdienne. Durant cette période, les principales interprétations présentées dans ce livre ont été mises à l'épreuve et testées dans différentes îles du pays. Je remercie chaleureusement les

collègues, Crisanto Barros (UNI/CV), Clementina Furtado (UNI/CV), Eufenia Rocha (UNI/CV), Claudio Furtado (Université fédérale de Bahia/Brésil), Andrea Lobo (Université fédérale de Brasilia/Brésil), Iolanda Evora (CeSA – Universidade de Lisboa/Portugal), ainsi que Élisabeth Defreyne, qui à l'époque terminait la rédaction de sa thèse de doctorat, d'avoir pris le temps de participer à des séminaires de recherches et de réaliser des recherches sur le terrain. Leurs connaissances précises de la société capverdienne, leurs intuitions, mais aussi leurs enthousiasmes constituent un apport considérable dans la rédaction finale de cet ouvrage.

Depuis plus d'une décennie, j'ai pu participer à différentes activités de l'Université du Cap-Vert (UNI/CV), notamment celles initiées par le *Laboratório de Pesquisa em Ciências Sociais* aujourd'hui dirigé par Crisanto Barros. Je tiens tout particulièrement à remercier les autorités de l'UNI/CV, dont l'actuelle l'équipe rectorale pour son soutien efficace. Je voudrais tout particulièrement remercier Antonio Correia e Silva, historien, premier recteur de l'UNI/CV et ancien ministre de l'Enseignement supérieur, pour nos nombreux échanges et pour ses encouragements à mener à terme mes recherches.

Cet ouvrage aurait été impossible sans le soutien de nombreuses personnes qui au Cap-Vert ont grandement facilité mes travaux. Basilio Ramos, figure majeure du Cap-Vert, un ami de longue date, rencontré durant nos études à l'université catholique de Louvain. Dès mon premier séjour dans l'archipel, en décembre 2003, il a toujours pris du temps pour m'écouter, n'hésitant pas à me donner des avis autorisés, avec une bienveillance qui m'a évité bien des écueils. Dans les îles où j'ai travaillé, j'ai trouvé des soutiens efficaces de la part des autorités. Je tiens plus particulièrement à remercier Fernandinho Teixeira, ancien maire de la commune de Mosteiro, ainsi qu'Adriel Mendes, responsable du programme de lutte contre la pauvreté de l'île de Santo Antão pour leurs importants soutiens lors de mes séjours dans leur île.

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans ma rencontre en 2004 avec le sociologue Roberto Carlos, diplômé de l'université Jean Piaget de Praia au Cap-Vert. Je lui dois de m'être intéressé aux migrations capverdiennes. Une solide amitié nous lie désormais. Elle repose, notamment, sur d'innombrables échanges et des recherches menées conjointement dans les îles de Santiago, Santo Antão, Fogo et Brava. Nos échanges m'ont progressivement conduit à mieux appréhender sa société et les familles capverdiennes.

Les enquêtes sur le terrain et surtout l'observation participante conduisent à des rencontres rares, profondes qui peuvent transformer la vie du chercheur. Plusieurs familles, tant au Cap-Vert qu'aux États-Unis, m'ont accueilli et confié leurs histoires, souvent complexes, mêlées de joie et de peine. Ce livre repose sur des étapes de vie vécues en leur compagnie et sur les récits qu'ils m'ont patiemment transmis. Par respect de la vie privée et de l'anonymisation des données, il m'est impossible de les remercier ici nommément : ils se reconnaîtront toutefois. Je tiens à leur

signifier que ce livre est avant tout le leur. J'espère avoir été à la hauteur de ce qu'ils m'ont donné et surtout de n'avoir pas trahi leur confiance ; si des erreurs d'interprétation subsistent, elles restent imputables à moi seul.

Je remercie Charlotte Plaideau et Élisabeth Defreyne, respectivement post-doctorante et doctorante de l'Université catholique de Louvain travaillant au Cap-Vert, pour les collaborations et leurs énergies positives qui m'ont entraîné à conduire cette recherche à son terme.

La plus grande chance d'un chercheur est de pouvoir compter sur les critiques, avis et commentaires, de collègues spécialistes des questions traitées. Crisanto Barros (Université du Cap-Vert), Claudio Furtado (Université fédérale de Salvador de Bahia), Andrea Lobo (Université fédérale de Brasilia), Jacinthe Mazzocchetti (Université catholique de Louvain), ainsi que Basilio Ramos (ancien président de l'Assemblée nationale du Cap-Vert et sociologue) ont consacré beaucoup de temps pour lire une première version très imparfaite de ce livre et surtout pour me retourner le manuscrit annoté de précieux commentaires. Leurs nombreuses remarques m'ont poussé à me remettre au travail pour aboutir à une seconde version qui a pu à son tour compter sur la relecture attentive d'Anne-Marie Vuillemenot qui m'a, notamment, permis d'épurer la thèse défendue.

Entre 2013 et 2016, à quatre reprises, j'ai eu l'opportunité d'exposer devant les chercheurs du Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP) de l'Université catholique de Louvain, dont je suis membre, les grandes lignes de cette recherche en cours d'élaboration. Les débats animés qui suivirent m'ont permis d'ajuster mes arguments et m'ont contraint à énoncer plus clairement des stratégies familiales parfois enchevêtrées. L'énergie communicative d'une équipe de recherche dynamique et bienveillante, et à l'écoute de chaque singularité, constitue un environnement de travail privilégié dont j'ai la chance de profiter.

Ce travail de longue haleine a pu compter de l'amical soutien de mes collègues, Jacinthe Mazzocchetti, Olivier Servais et Anne-Marie Vuillemenot du Laboratoire d'anthropologie prospective. L'énergie débordante, la confiance mutuelle et la passion scientifique qu'ils dégagent m'ont porté dans les moments de doutes et mes fréquentes dispersions, notamment en n'hésitant pas à se rendre au Cap-Vert à l'occasion de jurys de thèse de doctorat et de rencontres scientifiques.

Durant les étapes d'élaboration de cette recherche, j'ai eu l'occasion d'exposer des parties de ce travail lors de colloques et de séminaires. Je suis plus particulièrement redevable à Mariane Ferme de l'université de Californie Berkeley ; à Timothy Finan de l'université d'Arizona ; à Abdou Elhadj Dagobi de l'Université d'été du Lasdel à Niamey au Niger ; à Claudio Furtado de l'Université fédérale de Salvador de Bahia ; à Elieth Eyebiyi du programme MIGDEVRI (Migration – développement, Afrique de l'Ouest) à Ouagadougou au Burkina Faso ; à Danièle Pierre, du service de Santé mentale du Centre Chapelle-aux-Champ, Bruxelles ; à Crisanto Barros et à Clementina Furtado de l'Université du Cap-Vert, ainsi qu'à

Andrea Lobo de l'Université de Brasilia à l'occasion du colloque « Família, gênero, migrações e cultura popular em Cabo Verde » ; à Anne Le Naëlou, Sylvie Capitant et Alain Musset de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris ; à Cécile Canut, responsable de l'ANR MIPRIMO ; à Bruno Schoumaker lors de la chaire Quételet de l'Université catholique de Louvain ; à Hervé Hasquin lors du colloque « Émotions et raison dans l'expérience du monde globalisé » de l'Académie royale des sciences de Belgique ; aux membres du comité scientifique de la Chaire Singleton 2015, organisé par le Laboratoire d'anthropologie prospective de l'Université catholique de Louvain ; à Simona Taliani et à Roberto Beneduce, responsable du colloque : « Le Revers de la Migration, Repenser la santé, les soins et les liens familiaux » de l'université de Turin ; à Cécile Canut, lors du colloque « La migration au Cap-Vert, terra longe ou nouvel eldorado ? » qui s'est déroulé à l'Université Paris-Descartes ; au comité organisateur du colloque « Espaces pluriels de la parenté. Approches ethnographiques des (re)configurations publiques et privées dans le monde contemporain » de l'Université de Liège ; à Angèle Mendy pour la rencontre internationale Mobilities and Global Change, de l'Université de Lausanne, Suisse ; à Bruno Le Clef, de l'ASBL le Méridien dans le cadre du séminaire : « Transmissions et Migrations » ; à Noémie Marcus, séminaire ABBA du Laboratoire d'anthropologie des Mondes Contemporains, Université Libre de Bruxelles ; à Frédéric Legrand, dans le cadre « des rendez-vous anthropologiques », de l'université de Laval, Québec, Canada ; à Marc Abélès et à Lynda Dematteo lors du séminaire de l'EHESS intitulé « Réinventer l'anthropologie politique ».

La centaine d'étudiants du cours « anthropologie de la famille et de la sexualité » de l'année 2016, de l'Université catholique de Louvain, furent des auditeurs attentifs et précieux. Durant quinze heures, je leur ai détaillé les chapitres d'un ouvrage en cours d'écriture. Leurs questionnements m'ont poussé à clarifier des développements encore imparfaits et à affiner l'animation de schémas de parenté à l'aide du logiciel *PowerPoint* afin de rendre accessible une matière parfois ardue.

Marie-Charlotte Declève et Cécile Wery se sont chargées des relectures attentives du manuscrit. Je leur dois le soin final apporté à cet ouvrage, ainsi que le contrôle des citations et l'organisation de la bibliographie.

Préface

Je me suis senti honoré par l'invitation du Professeur Pierre-Joseph Laurent à préfacer son dernier livre *Amours pragmatiques. Familles, migrations et sexualités au Cap-Vert aujourd'hui*. Si j'ai régulièrement pu accompagner l'auteur durant le processus d'élaboration de cette recherche, j'ai aussi eu le privilège d'être un des premiers lecteurs de ce livre original consacré à la parenté, la famille et aux migrations capverdiennes. Par sa forte immersion locale – dans le sens ici d'une plongée dans un petit pays insulaire africain –, l'auteur décrit d'abord, pour ensuite proposer une analyse socialement pertinente et théoriquement (anthropologiquement) porteuse d'une interprétation de la société capverdienne, à la fois neuve, riche et dense. De ce fait, ce travail acquiert une pertinence dans le champ de la production scientifique globale et, particulièrement, en anthropologie.

Le lecteur découvre un texte empiriquement et théoriquement solide. L'ouvrage est organisé de manière exquise, servi par une écriture enlevée. Nonobstant son caractère spécialisé, l'ouvrage, écrit de façon rigoureuse, conduit à une profonde compréhension de la réalité capverdienne, objet même de l'analyse, et à la proposition d'un modèle d'interprétation théorique enraciné dans des descriptions ethnographiques denses.

Les chercheurs qui réalisent des travaux sur le Cap-Vert reconnaîtront dans ce livre – et ce n'est pas exagéré de le dire – un avènement dans les études consacrées à ce que l'auteur désigne « le faire famille à distance » et qui prend corps dans les « amours pragmatiques ».

Maîtrisant l'anthropologie classique autant que l'ethnographie, valorisant le vécu sur le terrain et les relations étroites, profondes et profitables avec les interlocuteurs, acteurs et collaborateurs, ce livre a demandé plus d'une décennie de travail au Cap-Vert. Une ethnographie longue et intense a conduit à une description dense (Geertz, 1989), mais aussi à un pacte ethnographique (J.-P. de Sardan, 2008), méthodologique et éthique.

Amours pragmatiques constitue une œuvre à la fois idéographique et nomothétique. Cette qualification fut aussi utilisée par Archie Mafeje (1991, p. 10) pour traiter des travaux de Maurice Godelier et de Claude Meillasoux dans le sens où : « their deep idiographic knowledge, far from diminishing their capacity to produce nomothetic propositions, has helped them to generate new concepts ». Les analyses et les interprétations de Pierre-Joseph Laurent s'inscrivent dans un *locus* topologique multiple (traitant, en réalité de *loci*) où les descriptions se déplacent entre les îles du Cap-Vert (Fogo, mais aussi, Boavista, Santo Antão, San Nicolau) et les « nations capverdiennes diasporiques » situées aux États-Unis et en Italie.

Comme nous l'avons déjà souligné, l'auteur parvient ainsi à établir une analyse de la famille et de la parenté capverdienne qui bouleverse les lectures qui, de façon majoritaire, sont faites sur ce sujet au Cap Vert, voire-même, sur le Cap Vert. Pierre-Joseph Laurent revisite dans la foulée quelques propositions théoriques sur les familles transnationales, en montrant les limites heuristiques, tout en ouvrant de nouvelles perspectives analytiques.

La clé de lecture de ce travail n'est pas les migrations, récurrentes dans les études sur le Cap-Vert, mais plutôt ce que Pierre-Joseph Laurent nomme les connectivités qui conduisent à la variabilité de la famille. L'auteur dialogue avec Élisabeth Defreyne et Andrea Lobo pour faire émerger les réseaux familiaux, dont la première complexité à comprendre n'est pas la *terra-longe* (la terre lointaine), mais bien la *terra-mãe* (la terre mère).

La richesse et la profondeur ethnographique se révèlent cruciales dans l'établissement d'un dialogue fécond avec les études de références sur le Cap-Vert que cela soit en histoire, en sociologie et en anthropologie, mais aussi avec les études consacrées aux migrations et aux familles transnationales, auxquelles s'ajoutent des travaux plus théoriques dans le domaine de la parenté. La capacité heuristique du modèle analytique présenté dans *Amours pragmatiques* est testée dans des descriptions ethnographiques précises, permettant au lecteur d'accompagner l'effort interprétatif entrepris et l'adéquation de l'enchaînement des arguments proposés.

Partant d'une microsociété, surtout du point de vue démographique, mais combien complexe dans sa confrontation plurielle et son inscription profonde dans le monde globalisé, Pierre-Joseph Laurent, développe de manière radicalement novatrice, une interprétation de la société capverdienne basée sur une analyse des relations familiales et, plus particulièrement, de leur plasticité. Avec lui, la morphologie de ces familles devient « à géométrie variable » et nous sommes finalement confrontés à des relations de parenté où les relations de filiation dominent les relations d'alliance. Bref, à n'en pas douter, ce livre deviendra un classique, d'autant plus qu'il est question d'un exercice de théorisation inscrit dans la plus grande tradition de la pensée anthropologique.

Au regard de la pertinence d'*Amours pragmatiques* pour le Cap-Vert, il m'importe de relever quelques éléments clés de cette proposition paradigmatique.

Premièrement, nous sommes en présence d'une réflexion systématisée qui décrit la parenté capverdienne et ses interfaces que représentent la construction de la famille, les migrations et la sexualité. En vérité, les relations de parenté se révèlent essentielles pour comprendre la constitution de la famille à distance, de même que la construction, la mobilisation et la circulation du capital migratoire. La perspective adoptée rend compte du fonctionnement concret des projets migratoires des familles (mais aussi des individus). S'il est vrai, comme le reconnaît Pierre-Joseph Laurent, que les travaux développés par Andrea Lobo (2012) et Élisabeth Defreyne (2016) abritent des pistes analytiques importantes pour la compréhension

du faire famille au Cap-Vert (dans le sens d'un Cap-Vert multisitué et globalisé), le présent travail approfondit et inscrit l'analyse dans un cadre théorique spécifique, novateur et, de notre point de vue, d'une profonde pertinence.

Deuxièmement, par contraste, ce travail démontre qu'une série non négligeable d'études altèrent la vision de la famille et de la conjugalité au Cap-Vert, non sans avoir influencé nombre de politiques publiques. En réalité, une partie substantielle des études traitant de la famille capverdiennne repose sur une conception exogène, c'est-à-dire sur une conception euro-occidentale de la famille, cherchant dans la réalité capverdiennne des éléments, des traces ou des structures s'ajustant à ce modèle. Par une écriture à la fois précise et élégante, mais aussi cinglante lorsqu'ancrée dans des données ethnographiques substantielles et de qualité, l'auteur déconstruit les dimensions empiriques et conceptuelles de ces catégories exogènes. Par le recours à la description ethnographique, Pierre-Joseph Laurent démontre brillamment que les faits ne renvoient pas aux catégories mobilisées dans ces travaux qui se révèlent heuristiquement inadéquats et conduisent à des modèles explicatifs inadaptés. À la différence, l'effort entrepris de « re »conceptualisation qui débouche sur des catégories neuves, telle « la famille à distance », « le capital migratoire », « la connectivité », « la plasticité », etc. est pleinement abouti.

Troisièmement, pour comprendre les configurations familiales à géométrie variable, cet ouvrage démontre l'importance des relations de parenté ancrées surtout dans les relations mères-fils, au détriment des relations d'alliance (mari-femme). Ce fait récurrent dans l'histoire du Cap-Vert reste particulièrement visible dans le contexte de la formation de la famille à distance et de l'ingénierie de la mobilisation du capital migratoire et de sa circulation. Ceci contrarie une vision romantique ou une projection psychologique de la domination de la famille nucléaire et monogamique pour laquelle le mariage constitue une forme privilégiée d'union conjugale : à la fois les données ethnographiques présentées dans cet ouvrage et les statistiques officielles infirment et s'opposent à ces assertions. Gageons qu'une lecture attentive de ce livre permettra, aux chercheurs capverdiens d'abord et au-delà à tous les autres, un exercice salutaire pour dépasser des impasses conceptuelles. Ces impasses se manifestent lorsque, confrontée à une réalité qui ne corrobore pas le modèle théorique, la réalité cap-verdiennne objet de l'analyse (famille, parenté, migrations et ses injonctions) est expliquée en termes d'excroissance, de déviance et d'anormalité. Ainsi, les familles dont parle Pierre-Joseph Laurent ou celles relevées dans les narratifs historiographiques seraient alors considérées comme « déstructurées » par les uns, ou encore qualifiées d'africaines pour les autres. Apparait alors le paradigme de l'altérité qui construit « l'autre » à partir de soi, produisant une vision euro-occidentale de la réalité qui se répand pourtant avec une certaine régularité.

Je souligne une fois encore l'importance de ce livre pour les études capverdiennes, de sorte que, récusant l'altérité, il capte la société capver-

dienne (la famille, la parenté, les migrations) dans ses propres termes, c'est-à-dire à partir d'elle-même. Pour les études consacrées à la famille, la parenté et les migrations, *Amours pragmatiques*, j'en ai la conviction, est un instrument théorique de longue portée. Il concerne surtout ceux qui, attirés par une démarche intellectuelle, certes exigeante, cherchent à interpréter un contexte en profondes mutations, inscrit dans un monde globalisé, mais fortement ancré dans des spécificités locales, et seulement accessibles par un vécu intense, doublé d'une ethnographie riche et dense.

Le chemin proposé par l'auteur est long et parfois douloureux, mais certainement profitable, car riche de résultats sûrs, capables d'articuler de longues descriptions avec des perspectives sociétales et théoriques.

Cláudio Alves FURTADO
Praia (Cap-Vert) et Salvador da Bahia (Brésil),
novembre 2016.

Bibliographie

- DEFREYNE, É., *Au rythme des tambor. Ethnographie des « gens de Santo Antão » (Cap-Vert, Belgique, Luxembourg)*, thèse de doctorat, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2016.
- GEERTZ, C., *A interpretação das culturas*, Rio de Janeiro, Guanabara Googan, 1989.
- LOBO, A., *Tão Longe, tão perto. Famílias e « movimentos » na ilha da Boa Vista de Cabo Verde*, Praia, Santiago, Cabo Verde, Edições Uni-CV, « Coleção Sociedade, vol. 5 », 2012.
- MAFEYE, A., *The Theory and Ethnography of African Social Formations: The Case of the Interlacustrine Kingdoms*, London, CODESRIA, 1991.
- OLIVIER DE SARDAN, J.-P., *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, 2008.

Introduction

Ce n'est pas les Na de Chine, sans père ni mari, mais je consacrerai plus d'une décennie à comprendre que l'alliance leur avait été confisquée par l'histoire et que, confrontés aux conditions du ^{xxi}^e siècle, les Capverdiens convertiront cette contrainte en une entreprise pour circuler de par le monde. Lorsqu'en décembre 2003, j'embarquai pour la première fois de Dakar pour Praia, un ami retrouvé de mes années d'étude à l'université, devenu entre-temps une figure marquante du Cap-Vert, me confia que pour approcher l'archipel, je gagnerais à repérer les traces de l'esclavage dans la mémoire collective de son peuple. Conseil embarrassant. Je resterai longtemps à ne savoir qu'en faire. Embusqué dans ma mémoire, tel un vieil atavisme, il me rappelait à l'ordre d'une histoire tapie dans les recoins de mes enquêtes ethnographiques.

Suite de ma longue fréquentation du Burkina Faso et de la société Mossi, arrivé au Cap-Vert, je me confrontais à l'évidence d'avoir à tout recommencer. Désireux de retrouver l'ardeur du jeune thésard, j'ai alors maudit ce projet audacieux, voire présomptueux, de m'extraire de routines et de trucs d'écriture qui me sécurisaient en tant que spécialiste du Burkina Faso. Je mettrai des années à endiguer un doute : peut-on prétendre à un second terrain ? Quittant le Burkina Faso, j'avais aussi abandonné des acquis et des certitudes instaurés au fil des années. Du Cap-Vert, je mesurais l'impact sur la recherche, de détails, d'implicites : le recours à des réseaux de complices, d'amis et d'interlocuteurs, mais aussi à la familiarité induite de la maîtrise d'une langue et de l'incorporation des traits culturels. L'archipel me fascinait certes, mais me désorientait. Les savoir-faire appris sur le continent m'handicapaient presque, sans parler de ma culture occidentale. Je me suis remémoré nos débuts balbutiants lors de notre installation, ma femme et moi, dans le village de Kulkinka au Burkina Faso.

En quête de ce qui faisait sens pour les insulaires, je resterai muet le temps de comprendre l'importance pour eux de la migration, de la famille et du rôle déterminant de l'univers matricentré. À l'exception de la rédaction d'articles consacrés à des sujets familiers, je ressentais mes lacunes : j'avais tout à (re)apprendre. Y consacrer le temps nécessaire : assimiler une autre langue, partager des tranches de vie avec des familles, lire, collaborer avec des collègues capverdiens, accompagner progressivement des travaux d'étudiants, encadrer des thèses de doctorat. Dans cet archipel marqué par l'esclavage, la colonisation, la sécheresse et les famines, je m'inquiétais de la place d'un chercheur étranger. Fin 2013, m'estimant en

famille dans un colloque très lusophone, je me suis pour la première fois exprimé sur le thème de la famille, migration et sexualité au Cap-Vert. L'expérience tourna court : mes propos maladroits suscitérent l'indignation de consœurs qui virent dans l'exposé comme une provocation portant atteinte aux luttes féministes. Je pensais pourtant avoir fidèlement relayé quelques propos d'interlocutrices de l'île de Brava désireuses de migrer aux États-Unis¹. Surpris, je pris toutefois la mesure de l'inédit de l'expérience que j'avais progressivement acquise de ma fréquentation, une décennie durant, de familles capverdiennes. Cela m'encouragea à trouver des stratégies narratives et des astuces pédagogiques, dont l'enchaînement de schémas de parenté, pour traduire la diachronie des projets migratoires. Je rentrais dans l'écriture d'un second terrain.

Retenu notamment par ma charge universitaire, j'ai dû enchaîner les voyages plutôt que de réaliser un long séjour, ce qui m'apparaît aujourd'hui comme une opportunité, car j'ai ainsi pu mesurer le temps long dans lequel s'inscrit le projet migratoire. J'ai effectué vingt-sept missions au Cap-Vert, de deux à six semaines.

Ma connaissance progressive de la société capverdienne acquise au départ d'enquêtes plus ponctuelles consacrées aux systèmes fonciers, à la gestion des ressources naturelles, au système agraire, aux mouvements religieux, à la sorcellerie, au système éducatif, au carnaval, à la musique, conduites dans toutes les îles de l'archipel, m'ont outillé pour aborder la famille à distance couplée à sa souplesse et, plus tard, l'épineuse question de la famille matricentrée.

Sur ce terrain, j'ai privilégié l'observation participante. Régulièrement, je consignais les données glanées lors de moments de vie partagés avec des familles et à l'occasion de nombreuses rencontres, parfois fortuites. Ces rencontres conduisaient fréquemment à des échanges plus formels et parfois aux confidences. Le recueil des données s'étale ici sur treize ans ; un temps long qui me permettra d'approcher les stratégies élaborées sur un long terme, le plus souvent planifiées sur plusieurs générations. Ce temps est aussi celui de l'incorporation du contexte, nécessaire pour assigner aux données un sens au plus proche de celui accordé par les personnes rencontrées. Même au regard de la globalisation, un migrant quitte pour la première fois son pays en mobilisant prioritairement des pratiques sociales et un système de pensée acquis de son environnement de départ, dont la maîtrise par le chercheur devient la condition *sine qua non*. Cet environnement à comprendre équivaut à une familiarité à acquérir. Sans cela, ces pratiques resteraient invisibles et plus encore inaudibles pour qui, du dehors, exclu de la familiarité, ne participerait pas à la vie quotidienne. Tenu à distance des stratégies et des secrets, sans percevoir ce quotidien,

1. À l'occasion de l'invitation de Cécile Canut à participer au colloque « Les migrations prises aux mots » (programme MIPRIMO), Paris, Sorbonne, décembre 2013, qui conduira à l'ouvrage : Canut, C., Mazauric, C. (sous la dir. de), *La migration prise aux mots. Mise en récits et en images des migrations transafricaines*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2014, 286p.

comment décrire et même tout simplement analyser le projet migratoire qui soutient dans la durée la famille à distance ?

C'est dans un second temps que je me suis rendu à Boston et accessoirement en Italie pour poursuivre le travail auprès des autres noyaux des familles rencontrées au Cap-Vert. Je n'ai toutefois jamais eu le sentiment d'avoir réalisé une enquête multisituée ; j'ai plutôt la conviction d'avoir réalisé un seul terrain, cohérent à mes yeux, consacré à la compréhension du système de parenté capverdien, lequel m'a conduit, lorsque cela fut nécessaire, au-delà de l'archipel, dans les lieux de résidence des noyaux dispersés de plusieurs familles à distance.

La famille à distance

Au Cap-Vert, disposer légalement de la possibilité de migrer (ce qui n'empêche pas le recours ponctuel à des formes de semi-légalité, voire de clandestinité, pour arriver à ses fins) constitue le bien le plus précieux d'une famille.

Mes enquêtes dans l'archipel m'ont conduit à Santa Caterina à Santiago, Ribeira Grande à Santo Antão, Ribeira Brava à São Nicolau, et surtout, dans ce livre, sur les îles de Fogo et de Brava. J'en retiens que le faire famille à distance se module relativement d'île en île, en fonction des lois du regroupement familial des pays d'accueil et de leur marché du travail. Pour s'ajuster à ces contextes, toutes les ressources de la parenté sont convoquées afin de maximiser les opportunités de migrer et, si possible, pour transmettre ce droit à d'autres membres de la famille.

À Ribeira Brava (île de São Nicolau), à côté des hommes devenus marins en Hollande, des femmes, aidées par des pères capucins italiens, s'envolèrent pour l'Italie où elles travailleront comme femmes de ménage auprès de riches familles romaines. La situation est similaire dans l'île de Boa Vista où les femmes migrent laissant leur compagnon et confiant leurs enfants à des mères de substitution. À Fogo et Brava, des marins et des commerçants ouvrirent la route migratoire vers les États-Unis. Pour chaque cas, on observe des adaptations spécifiques de la famille qui tente de s'ajuster aux lois migratoires des pays d'accueils.

Le capital migratoire dont dispose une famille varie fortement d'un pays d'accueil à l'autre. Ainsi, la législation migratoire américaine diffère, dans ses conséquences sur les familles de migrants, des lois européennes avec les particularismes italiens, hollandais ou portugais, par exemple ; des lois qui par ailleurs évoluent avec le temps.

Le livre débute par un long récit. Il détaille le processus migratoire mobilisé par une famille pour s'installer à Boston aux États-Unis qu'il compare ensuite à la migration de femmes seules en Italie. Cette narration nous invite à approcher le quotidien d'une famille à distance ; elle couvre

trois générations et quarante ans d'histoire. Ce récit résulte d'une familiarité acquise, combinée avec la rencontre de la majorité des membres de la famille, croisés à plusieurs occasions entre 2004 et 2016 au Cap-Vert et aux États-Unis.

La famille à distance existe tant qu'elle dispose d'un capital migratoire entretenu entre ses membres. La notion de projet rend compte de ce processus de transmission du capital migratoire au sein de la famille à distance. Pour y parvenir, tout se passe comme si les membres d'une famille se mettaient au service du capital migratoire pour le transmettre intact d'une génération à l'autre. Concrètement, toutes les composantes de la parenté (séduction, sexualité, grossesse, mariage, divorce, adoption, confiage d'enfants, etc.) sont mises au service de ce dessein. Ce projet est assez cohérent, évident et limpide pour tous les membres de la famille socialisés depuis l'enfance pour s'y soumettre. Ce projet rend largement compte de la cohérence des liens qui unissent les membres de la famille à distance sur le long terme.

Ceux qui restent et ceux qui circulent

À côté des familles qui partent, certaines sont clouées sur place. Migrer implique de mobiliser du capital migratoire ou de pouvoir l'acquérir, ce qui exige une accumulation financière préalable: les plus pauvres sont exclus de la mobilité.

Dans leurs interactions sociales, les insulaires de Fogo et de Brava n'ont cessé d'évaluer le potentiel migratoire de leurs interlocuteurs. Cette évaluation oriente les pratiques des insulaires lorsque le capital migratoire participe à l'établissement du lien social. Inavouable en présence des intéressés, cette hiérarchie implicite est omniprésente: telle famille dispose de capital migratoire et telle autre pas. Dans ses relations avec des étrangers, chacun suppute le potentiel migratoire de l'autre afin d'apprécier l'intérêt de côtoyer telle famille ou, au contraire, de l'éviter, comme dans la recherche d'un compagnon ou d'une compagne par exemple.

Au regard de la migration aux États-Unis, l'établissement d'une telle stratification entre les familles repose sur l'évaluation du capital migratoire, apprécié en années d'attente, pour éventuellement bénéficier des lois américaines du regroupement familial. Ceci suppose une bonne connaissance de ces lois, ainsi que de la composition familiale de l'intéressé. Ces deux sources d'information sont indispensables pour aborder ce principe de stratification sociale avec le regard des insulaires.

À côté des familles pauvres, on rencontre d'autres familles dont les membres circulent entre les continents. Certaines disposent de vastes demeures. Imposantes et fières, elles toisent les autres habitations du quar-

tier. Hormis les séjours des propriétaires, ces demeures restent le plus souvent vides. Enrichies, soucieuses de maintenir leur capital migratoire, certaines familles valorisent les alliances endogames. Ainsi, une fois le capital migratoire acquis, il convient d'en circonscrire la circulation au sein de la famille, non seulement pour le conserver entre soi, mais pour le faire fructifier. Dans ces circonstances, la famille à distance mobilise ou pas l'alliance avec des objectifs précis : une même famille peut recourir à l'alliance exogame et s'ouvrir ainsi à l'extérieur pour acquérir du capital migratoire. Une fois ce capital acquis, la famille peut se replier sur elle-même et le faire fructifier en son sein, en valorisant des alliances endogames (entre cousins).

La première génération de migrant est animée par une force qui la pousse, par-dessus tout, à accumuler. L'épargne oriente les conduites et justifie tous les arrangements : le bonheur viendra après l'accumulation, à la retraite peut-être, ici ou là-bas. Après des décennies de dur labeur et d'épargne, le mouvement peut s'inverser lorsque des dépenses importantes, ostentatoires parfois, sont consenties. Elles témoignent combien la migration conjugue des éléments affectifs puissants dont le désir de retour au pays, la quête d'une unité de la famille souvent à jamais dispersée, la recherche de la reconnaissance et l'importance de l'honneur. Il est question de revenir la tête haute, comme patron, et d'inverser les frustrations accumulées. La vie non vécue en migration, c'est-à-dire cette vie de sacrifice, consentie pour une épargne dépensée au pays, symbolise la lutte pour la reconnaissance. Le migrant (ici de première génération), perçu comme un nouveau riche, de retour au pays, estime cette reconnaissance légitime parce qu'il a lutté pour chaque dollar épargné ; il n'est pas un héritier. Cette reconnaissance passe par l'investissement au pays qui lui permet d'inverser la frustration liée au départ, aux séparations, aux années de travail harassantes, etc. : de dominé, il devient dominant lorsqu'il estime pouvoir finalement prendre la place du patron et traiter les autres en subalternes, affichant par là sa nouvelle appartenance de classe tant désirée.

La famille à distance et la famille capverdienne

L'étude de la famille à distance, avec ses noyaux dispersés entre les continents, m'a finalement ramené au Cap-Vert, entraîné par ma proximité avec des familles disposant de la double nationalité et qui circulent entre deux pays, mais aussi avec des couples de migrants retraités réinstallés au pays. De manière un peu paradoxale, j'en conviens, c'est mon approche de la famille à distance qui m'a conduit à m'intéresser de près à la famille capverdienne dans son ensemble. Au fil de mes enquêtes, il m'est apparu de plus en plus clairement que sa singularité jouait un rôle décisif dans la compréhension du faire famille à distance.

Je découvrais combien la migration s'avère une affaire de famille. Et par sa plasticité surtout, la famille à distance est l'institution *ad hoc* permettant de s'adapter, par le mouvement qu'elle facilite, aux arcanes de la globalisation. D'une étonnante modernité, la famille à distance capverdienne permet à ses membres de s'accommoder des conséquences de la globalisation du *xxi*^e siècle. Mais d'où vient cette famille ? Quelles en sont ses caractéristiques ? Et comment analyser son mode de fonctionnement ? À ce moment, je n'entrevois pas que l'étude de la famille matricentrée m'occuperait pleinement, tant son fonctionnement reste rebelle à une description simple, sans parler de l'importante littérature qui lui est consacrée.

Cette famille baigne dans un environnement machiste. L'homme, s'il vit avec une compagne, n'est pas socialement sanctionné s'il garde sa liberté et s'il connaît une ou d'autres femmes, voire s'il s'en vante dans certaines circonstances ; l'inverse est impensable, la femme ne pouvant vivre qu'avec un homme à la fois. L'homme prétend garder, surtout au début de sa vie d'adulte, une grande liberté sexuelle. La famille matricentrée est certes variable, mais sa structure reste identique : 1) une mère élève seule ses enfants ; 2) un père absent peut avoir plusieurs maîtresses ; 3) des relations intenses entre une mère et ses enfants.

Le machisme s'articule avec la famille matricentrée pour former un système : le système « machi-matricentré » reliant ainsi cause et conséquence. Ce système se caractérise par la déliaison entre l'alliance et la sexualité, l'alliance ayant été mise à mal par un contexte singulier. Ce contexte provient de l'articulation entre trois composantes majeures de l'histoire de la formation de la société capverdienne : 1) l'impact négatif important de l'esclavage sur la structure familiale ; 2) les inégalités sociales pouvant conduire à une instrumentalisation des relations sexuelles ; 3) les migrations qui séparent durablement des membres de la famille. Cette histoire affecte directement, mais différemment, les femmes et les hommes. Si l'homme dominé est malmené dans cette histoire singulière, la femme doit élever seule ses enfants. Le système « machi-matricentré » a conduit à la déliaison de la sexualité et de l'alliance avec l'objectif central de garantir dans la longueur (une fois celle-ci devenue vieille) la sécurité de la mère.

Certaines femmes doivent en conséquence tenter d'assurer leur sécurité en dehors de l'alliance. La grossesse devient alors une alternative à l'alliance : à défaut de pouvoir devenir une épouse, la femme tente d'inscrire un enfant dans la filiation de l'homme, avec l'espoir d'un soutien. Privée de l'entraide du couple formé entre une femme et un homme, la mère délègue à ses enfants la responsabilité de sa sécurité. Dans ce cas, à sa naissance, un fils (surtout) hérite de la prise en charge de sa mère lorsqu'elle sera devenue âgée.

Dans ces circonstances, la grossesse pallie l'alliance, en ce qu'elle vise à forcer la main d'un homme indisponible pour une alliance (soit parce qu'il est déjà marié – officiellement ou non –, soit qu'il ne le souhaite pas,

soit encore qu'il ne soit pas en mesure d'assurer la sécurité d'une femme et de ses enfants). Par la grossesse, une « femme non mariable » crée une relation de parenté alternative avec un homme indisponible comme mari (ou compagnon) : une étrangère, à défaut de devenir une compagne attirée ou une épouse, devient *mãe de filho* (mère d'un enfant) pour l'homme et il devient *pai de filho* (père d'un enfant) pour elle. Ce lien de parenté passe par un enfant et relie deux personnes quoiqu'elles puissent rester étrangères l'une pour l'autre. Je qualifierai la relation de *mãe de filho-pai de filho* de relation à « visite » (lorsqu'un homme visite une femme) et, par extension, de « parenté à visite » laquelle parenté peut aller d'un soutien actif à la *mãe de filho* à son complet abandon. Toutefois, cette relation perdure lorsque la visite s'interrompt, car l'enfant demeure et la mère restera toujours *mãe de filho* pour l'homme.

En conséquence, du point de vue de la parenté, la société capverdienne peut être qualifiée de « société à alliances confinées et à visites » : des « alliances confinées » dès lors qu'elles constituent un marqueur de distinction sociale et concernent certaines catégories de personnes, et à « visites » lorsque le mariage, officiel ou non, n'empêche pas certains hommes dominants d'entretenir, sans que la société le leur reproche, une ou plusieurs relations avec d'autres femmes, le plus souvent d'un statut social inférieur au leur.

Les visites connectent la question de la matricentralité à toutes les couches sociales de la société par une articulation entre hommes dominants et femmes dominées. Et plus encore, même dans les familles où les hommes sont présents (comme maris, pères ou compagnons), la famille reste matricentree. L'éducation prodiguée par les mères à leurs enfants assure la transmission de cette culture matricentree.

De la famille capverdienne à la société machi-matricentree

Tel un défi, l'histoire du Cap-Vert pose à l'anthropologie de la parenté la question de l'impact des inégalités sur les systèmes de parenté. Que devient l'alliance en situation d'inégalité (une inégalité dans le sens de celui que je donnerai à la notion de « société à différentiel ») ? La réponse tient en deux temps : 1) impraticable pour tous, l'alliance se mue en visite, sans pour autant que la visite n'élimine l'alliance avec qui elle forme un système ; 2) alliance et visite concernent des hommes et des femmes de statuts sociaux à la fois similaires pour l'alliance et différents pour la visite.

Durant la période esclavagiste, l'alliance fut monopolisée par les maîtres blancs et l'alliance stable restait impossible pour les esclaves. L'inégalité de statut a historiquement conduit, dans la société esclavagiste, à nier la commune humanité des esclaves. Vendus, prêtés, échangés, les

esclaves étaient aussi privés de patrimoine à transmettre. Toutefois, la situation était contrastée entre les hommes et les femmes esclaves : par ruse, certaines femmes mobilisèrent la séduction et la grossesse pour s'assurer une relative sécurité pour elle et leurs enfants. Le mariage stable, officiel, était réservé aux catégories dominantes, produisant ainsi une société à « alliances confinées ». Certaines de ces caractéristiques issues de la période esclavagiste se rencontrent encore aujourd'hui, non sans conséquences sur le système de parenté. En lien avec la notion de société à différentiel, j'utiliserai les notions de dominant et de dominé pour qualifier des situations sociales inégalitaires entre les personnes au sein de la société.

L'histoire du Cap-Vert nous conduit à poser la question suivante : si un homme dominé n'est pas en mesure d'apporter de la sécurité à une femme dominée, celle-ci pourra chercher un rapprochement auprès d'un homme dominant. Avec quelle conséquence pour la société ? Ce raisonnement conduit aux sources du machisme. La métaphore des poupées russes nous aidera à mieux comprendre. Les hommes dominés reproduisent avec des femmes qu'ils considèrent comme socialement inférieures le comportement des hommes dominants (les maîtres d'hier ou les nantis d'aujourd'hui), là où les *mães de filhos* participent à les instituer dans leur masculinité, leur procurant honneur et reconnaissance.

Ce que nous enseigne la société machi-matricentree, c'est que pour produire tous leurs effets (garantir la sécurité des plus fragiles, surtout), les alliances impliquent comme préalable une certaine égalité de statut entre les membres d'une même société.

*

* *

Des amis intellectuels capverdiens à qui j'ai demandé de relire le manuscrit m'ont mis en garde contre le risque d'incompréhension que pourrait susciter l'utilisation des notions d'amours pragmatiques et de plasticité. Après des hésitations, j'ai finalement opté pour garder ces deux notions, tout d'abord parce que l'idée de plasticité avait été utilisée par I. Fêo Rodrigues m'inscrivant ainsi dans le sillage du débat qu'elle a ouvert². Et, pour sa part, l'oxymore « amours pragmatiques » permet de souligner l'importance de pratiques populaires rusées³. J'affiche ainsi clairement mon intention de me distancier des conceptions normatives concernant la famille capverdienne dont celles liées à ce qu'il convient d'appeler l'idéologie congugaliste occidentale. À côté de ceci, il est bien entendu une évidence que l'amour « vrai, pur, irrationnel, passionnel, spontané » existe au Cap-Vert, comme partout ailleurs, et que toute mobilisation de la parenté ne renvoie pas forcément à un calcul et donc aussi à de la plasticité.

2. Voir le débat : cf. chap. 7.

3. Cf. mes travaux précédents.

Une question délicate fut celle de l'anonymisation de données. Dans un État micro-insulaire comme le Cap-Vert, *grosso modo*, plus qu'ailleurs, les relations sociales sont intenses et beaucoup de personnes se connaissent. J'ai donc été attentif à cette question épineuse d'autant plus que de nombreuses personnes m'ont donné accès à des informations importantes et précises. J'ai été vigilant à modifier les lieux de mes enquêtes, les noms de mes interlocuteurs, les professions, voire parfois les appellations religieuses. La complexité de l'exercice réside toutefois à rester crédible et à avoir en conséquence à sauvegarder les spécificités socioculturelles de chaque groupe d'îles. Ainsi, lorsque je situe un récit dans tel quartier de la ville de Mosteiros, par exemple, gardons en mémoire que cela se déroule en réalité quelque part dans les îles de Fogo ou à Brava, etc.

PREMIÈRE PARTIE

**LE PROJET DE LA FAMILLE À DISTANCE
(MAÏSA ET CAMILO)**

« Tout ce que j'avais sous les yeux n'était que brassages,
emmêlements, amalgames, fusions, alliages... »

Taiye SELAS

Divisés en trois chapitres ajustés aux étapes de l'histoire migratoire d'une famille, ce récit détaille comment en quarante ans, la majorité de ses membres se délocaliseront du Cap-Vert pour s'installer durablement aux USA. Pour y parvenir, ils mobiliseront des stratégies sinueuses, inattendues et longues, articulées entre l'officiel et l'officieux, le légal et l'illégal. Dans la foulée, nous analyserons les conséquences de cette histoire sur l'existence des uns et des autres. Sachant que toujours, en dépit des séparations, les liens, parfois ténus, resteront maintenus entre les personnes.

La famille à distance se compose d'au moins deux noyaux dispersés dans différents lieux et qui maintiennent des relations. La famille à distance correspond à la période durant laquelle la famille mobilise des composantes de la parenté, considérées comme autant d'atouts, pour faciliter les mouvements de ses membres d'un continent à l'autre : ce projet peut prendre des décennies et mobiliser plusieurs générations.

Tout commence par l'accession, le plus souvent délicate, au capital migratoire. Ce bien précieux devra ensuite être conservé prioritairement au sein de la famille : pour cela, il faudra le faire circuler. Ce processus confère à la famille à distance sa qualité de système, dès lors que le capital migratoire représente le bien collectif d'une famille, mais possédé individuellement par chacun de ses membres. Affectés à la sauvegarde de ce patrimoine, les membres d'une famille à distance doivent étroitement collaborer ; ils demeurent tributaires d'un capital qui s'actualise dans chaque membre, selon sa position dans la parentèle. Cette position se mue en responsabilité de chacun lorsqu'il est question de la transmission de ce capital aux éléments de la famille qui n'en ont pas encore joui. Cette transmission confère des droits et des devoirs, ainsi que des dettes et des attentes. Chacun se confronte à devoir gérer une double fidélité, entre ses consanguins et une compagne ou un compagnon (un mari ou une épouse). Le projet migratoire crée des tensions entre la famille par filiation et la famille par alliance.

Confinée autant que possible à la famille pour ne pas émietter ce droit, la transmission du capital migratoire implique un dosage inédit entre l'intention de le garder pour soi et la nécessité, dans certaines circonstances, de s'ouvrir à l'extérieur pour le sauvegarder, c'est-à-dire une articulation entre des alliances endogames et exogames ; une transmission pour laquelle chaque membre à sa partition à jouer. Le projet migratoire peut

alors conduire à la subordination de la sexualité, de la grossesse, de l'alliance, du divorce et de l'adoption.

Pour comprendre ces principes de fonctionnement de la famille à distance, je vous propose d'accompagner les membres d'une famille depuis le départ de Tio-Mac du Cap-Vert en 1976, c'est-à-dire du pionnier qui dotera la famille en capital migratoire, jusqu'aux retrouvailles, quarante ans plus tard, de la fratrie un 25 décembre de 2013 aux États-Unis. Les données présentées ici reposent sur treize années de relations avec une famille. Elles m'ont conduit à participer à des événements marquant de leur histoire et à rencontrer la majorité des membres de la famille tant au Cap-Vert qu'aux États-Unis.



1

Ouverture du chemin migratoire

Le faire famille à distance n'est ni statique ni définitif. Depuis 2004, à l'occasion de chacune de mes retrouvailles avec la famille de Maïsa et de Camilo, j'étais surpris des changements rapides : certains membres de la famille ne résidaient plus au Cap-Vert tandis que d'autres s'étaient installés dans une autre île. Malgré cette dynamique du mouvement qui semble *a priori* incessante, voire erratique, le faire famille à distance suit une logique que je me propose de détailler. Il est question d'un projet bien identifié qui renvoie à un processus de long terme certes, mais le plus souvent limité dans le temps. Il équivaut à ce moment particulier où les membres d'une famille, répartis entre différents noyaux installés sur plusieurs continents, se trouvent séparés, souvent durablement. Cette dispersion spatiale des noyaux de la famille s'étale généralement sur plusieurs décennies et peut se solder par un regroupement au pays d'accueil ; les noyaux peuvent aussi se distendre et finalement se perdre, ou encore, se reconstituer, comme dans le cas de femmes parties seules travailler en Italie et qui finalement rentrent au Cap-Vert à l'âge de la retraite. Dans d'autres cas encore, les familles restent dispersées durant des générations et ne se retrouvent qu'à de rares occasions, aux mariages ou lors de funérailles de parents âgés.

Dans l'analyse de la famille capverdienne et de son système de parenté, évitons les généralisations hâtives, en raison déjà de l'insularité et des microsociétés qu'induit cette configuration, mais aussi de l'histoire singulière du Cap-Vert qui fut, durant les *xvi^e* et *xvii^e* siècles, un lieu notoire de la traite atlantique et de son commerce triangulaire. Mais au-delà, qu'y aurait-il de commun entre différentes situations migratoire ? Ainsi le cas d'une femme originaire de l'île de Boa-Vista qui migre seule, des années durant en Italie, pour travailler comme femme de ménage dans une famille romaine. Elle a dû préalablement confier ses enfants à sa mère ou à une sœur, sachant que les lois migratoires du pays d'accueil limitent fortement l'octroi de la nationalité italienne et le droit au regroupement familial (*cf.* chap. 6). A la différence, avec la migration aux USA, un homme peut quitter sa compagne et ses enfants, mais pourra, à terme et parfois à l'issue de maintes péripéties, selon des modalités strictes, accéder à la nationalité américaine et ensuite, au regard des lois du regroupement familial, « appeler » (*chamar*), s'il le souhaite, certains membres de sa famille.

A priori rien ne semble réunir ces deux exemples au point de révéler des manières contrastées de faire famille à distance, selon des îles, plutôt spécialisées dans des flux migratoires assez bien définis. Néanmoins, au fil de l'analyse, un élément ici lié à la parenté se révélera commun aux différents types de familles capverdiennes aux prises avec la migration, c'est la plasticité¹. Je montrerai que cette qualité permet aux familles de s'ajuster au marché du travail et aux lois migratoires des pays d'accueil. On comprend que sans le recours à des descriptions détaillées de familles en migration, établies à partir de différentes îles, il serait hasardeux de tirer des conclusions concernant la famille à distance capverdienne et plus encore sur son système de parenté, tant la complexité est grande, de même que la variabilité d'une île à l'autre. En comparant les situations rencontrées à Boa-Vista, Santo Antão, San-Nicolau et Fogo (et Brava), je relèverai les principaux éléments qui transcendent les singularités insulaires, pour fournir des indications sur les principes de fonctionnement de la famille capverdienne, une famille particulièrement bien adaptée à la migration et aux conditions du monde globalisé. Autrement dit, après en avoir repéré ses origines (cf. chap. 7), je détaillerai la nature de la plasticité de la famille capverdienne, une qualité qui aujourd'hui facilite la mobilité de par le monde ; il s'agira d'en comprendre les principes, mais aussi les conséquences sociales et psychiques.

Dans les chapitres suivants, à la faveur de ma rencontre en 2004 avec Maïsa, ses enfants et plus tard Camilo et leurs familles, je propose une première approche, contextualisée, de la famille à distance. À l'occasion de chacune de mes missions au Cap-Vert (27 à ce jour de 2017), j'ai pu m'imprégner pour ne pas dire être témoin, sur plus d'une décennie, sur les îles où résident les noyaux de la famille et ensuite à Boston aux USA, des décisions qu'ils prendront en matière de migration mais aussi de leur vécu, de leurs états d'âme. Je n'ai pas enquêté à proprement parler, dès lors que durant mes séjours, j'ai notamment vécu avec cette famille, témoin de leurs discussions, de départs, d'arrivées mais aussi des tensions comme des moments de bonheur, relatant ici le fruit de ma rencontre avec cette famille qui m'a si souvent offert un toit. Par cette longue narration, attentive à détailler le contexte à partir duquel les discours des uns et des autres prennent sens, je vous invite à me rejoindre dans les méandres des pratiques, des ruses, des décisions qu'implique le fait de quitter son pays pour s'installer ailleurs ; il sera aussi question de prendre la mesure des sentiments, dont les souffrances parfois cachées liées aux séparations inhérentes à la famille à distance. La *saudade* que je définirai après l'avoir décrite est omniprésente dans ces récits. Prenons le temps de l'écouter, elle nous mènera au cœur de ce monde globalisé qu'arpentent inlassable-

1. Cf. : Fêo Rodrigues, I., "As mães e os seus filhos dentro da plasticidade parental: reconsiderando o patriarcado na teoria e na prática": 123-146, in M. Grassi et I. Évora (dir.), *Género e Migrações Cabo-Verdianas*, vol.43, *Estudos e Investigações*, Lisboa, Universidade de Lisboa, 2007.

ment les membres de la famille de Maïsa et de Camilo. Au fil de ces récits, rédigés à partir de mes notes de terrain, je m'arrêterai fréquemment pour donner des éléments d'interprétation afin de vous guider dans les arcanes de cette société métissée. Ce n'est que dans la deuxième et la troisième partie de cet ouvrage que je me hasarderai à des interprétations plus systématiques et à des développements théoriques. Débutons donc par une plongée dans le Cap-Vert contemporain.

Pionnier

C'est à Boston, me baladant un dimanche après-midi ensoleillé le long de la plage jouxtant le nouveau musée dédié à la mémoire du Président Kennedy, là où les candidats à la citoyenneté américaine jurent, devant un drapeau américain démesuré, fidélité à leur nouvelle nation, que Tio Mac (l'oncle Mac) m'a détaillé son histoire. La soixantaine, plutôt petit et impeccablement vêtu, nous avons longuement déambulé sur le William J. Day Boulevard, l'île de Thompson en toile de fond, nos échanges interrompus par le ballet des avions atterrissant à l'aéroport de Boston Logan.

Tio Mac est né dans l'île volcanique de Fogo en 1951. En 1976, alors âgé de 22 ans, il parvient, non sans ruse, à migrer aux USA. Surnommé « le pionnier », il est le premier de la famille à atteindre les États-Unis, mais surtout ensuite à ouvrir le chemin de la migration pour sa proche famille. Il est unanimement reconnu pour ce haut fait de transmission et, comme on dit au Cap-Vert, son histoire l'honore, fait de lui un grand homme, une histoire dont il peut se sentir *bafoso* (orgueilleux, satisfait, honoré des siens). Tel un bien précieux, la famille est à présent attentive à se transmettre, de génération en génération le capital migratoire dont l'a dotée Tio Mac. Très difficile à acquérir, je vais m'en expliquer, le capital migratoire doit circuler pour se conserver, c'est-à-dire se transmettre au sein de la famille, dont certains membres peuvent, pour un temps, devenir dépositaires. Chaque acte concernant la famille à distance doit être mûri et soupesé au risque d'interrompre la chaîne migratoire dès lors que des parents restent en attente au Cap-Vert. Il est question de l'émergence d'un projet qui enrôle tous les membres de la famille, implique de nombreuses anticipations et peut courir sur des décennies. L'explication de ce processus complexe fait l'objet des prochains récits. Aujourd'hui, près de quarante ans après le départ du « pionnier », le flux migratoire familial qu'il a su initier semble (c'est une impression) se ralentir depuis l'arrivée aux USA, en 2011, des deux dernières sœurs de Tio Mac, autorisées à migrer.

Tio Mac est l'aîné d'une fratrie de huit frères et sœurs, dont sept résident désormais aux USA; seule Inaciá a dû rester au Cap-Vert. Tio Mac a

pu faire venir sa mère aux États-Unis en 1986. Aujourd'hui âgée de 83 ans, la vieille dame vit avec son fils et son épouse, entourée de ses autres enfants installés à proximité, dans le quartier Dorchester situé au sud de Boston où résident de longue date de nombreux Américains capverdiens².

Tio Mac me raconta comment à 19 ans, confronté au manque de perspectives dans son île, il décida de tenter sa chance à Lisbonne comme manœuvre dans la construction. À cette époque, avant l'indépendance du Cap-Vert en 1975, il était aisé pour les Capverdiens de s'y rendre, à la condition de financer le coût du voyage³. Il y parvint et séjourna deux ans à Lisbonne. Fort de son épargne, il nourrissait le projet de revenir à Fogo et d'y trouver le moyen d'embarquer pour les États-Unis, attiré par de meilleures conditions d'existence. Depuis le XVIII^e siècle, les habitants des îles de Fogo et de Brava possèdent une solide expérience migratoire avec les USA, initiée à la faveur de la pêche baleinière pratiquée au large des îles par des bateaux américains (*cf.* chap. 7)⁴. Embarqués à bord pour leur connaissance des courants marins et des lieux fréquentés par les cétacés, des matelots capverdiens débarquèrent finalement à Boston, suivis de quelques commerçants qui payaient leur traversée. Toutefois, personne dans la famille de Tio Mac n'avait jusque-là réussi à partir, limitant fortement l'espoir d'atteindre un jour le pays rêvé. Selon les lois américaines (2016), sont seules autorisées à migrer les familles disposant d'un certain capital migratoire, parfois acquis par les descendants de ces marins, autant de pionniers qui ouvrirent la route de la migration⁵. En s'adaptant aux lois migratoires américaines qui régissent le regroupement familial (les lois ont varié avec le temps), ces familles parviendront à sauvegarder ce capital migratoire hérité d'un aïeul, notamment par le recours à des alliances endogames (*cf.* chap. 9). Ces familles se trouvent privilégiées à la faveur d'un droit habilement transmis de génération en génération par la maximisation, entre leurs membres, des ressources offertes par les lois améri-

2. La formule « Américain capverdien » ou « Capverdien américain », selon l'identité mise en évidence par le locuteur est très usitée au Cap-Vert pour désigner les ressortissants de l'archipel qui possèdent deux nationalités, sachant qu'au Cap-Vert, si on peut acquérir une nouvelle nationalité, on ne perd pas sa nationalité d'origine ; il n'y a pas de nécessité de choisir.

3. Fikes, K., *Managing African Portugal. The Citizen-Migrant Distinction*, Durham/London, Duke University Press, 2009, 195 p.

4. Voir : Carreira, A., *Migrações nas ilhas de Cabo Verde*, Praia, Institut caboverdeano do livro, 1983, 322 p.

5. L'histoire de la migration capverdienne aux États-Unis est longue et complexe. Elle est rythmée par les lois migratoires américaines qui varient selon les époques. Ainsi, avant le crash de la bourse de New York en 1929, les USA octroyaient au Portugal un quota annuel de nouveaux migrants et, dans ce cadre, le Cap Vert en bénéficiait. Cette situation changera après 1930, ainsi qu'à l'indépendance du Cap-Vert en 1975. Voir par exemple : Fikes K., *Managing African Portugal*, 2009, *op. cit.* ; voir aussi Fêo Rodrigues, I., « Islands of Sexuality : Theories and Histories of Creolization in Cape Verde », *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 36, n°1 – Special Issue : *Colonial Encounters between Africa and Portugal*, 2003, p. 83-103.

caines du regroupement familial, n'hésitant parfois pas à recourir à des ruses et à l'illégalité pour maintenir actif « ce droit » de migrer. Cette exclusivité confère à certaines familles une véritable renommée qui alimente d'autant le désir de partir et la jalousie des insulaires qui sont privés de cet accès à une réelle accumulation financière.

Loin de se décourager, l'été suivant, apprenant l'arrivée de migrants résidant aux USA dans l'île voisine de Brava située à une heure de navigation de Fogo, Tio Mac décida de s'y rendre. Doté d'un charme certain, il approcha progressivement une Américaine capverdienne. À la fin de l'été, il parvint à la convaincre de se marier avec lui pour « les papiers », comme il précisa. Le mariage se déroula dans l'île de Fogo. Cette femme alors âgée de 55 ans ne s'était jamais mariée officiellement (elle avait vécu successivement avec différents hommes). Rapidement, ils projetèrent un voyage aux USA. En l'absence d'ambassade américaine au Cap-Vert, le couple dut se rendre à Lisbonne pour obtenir le visa de l'époux, Tio Mac. Les discussions furent tendues : les fonctionnaires de l'ambassade refusèrent d'abord d'accorder le visa au jeune homme, expliquant ne pas comprendre les raisons de son mariage avec une Américaine de trente-cinq ans son aînée. Pour les convaincre, il argumenta que son épouse vivait seule et qu'elle n'avait pas pu avoir d'enfants. À grand renfort de détails, Tio Mac expliqua aux fonctionnaires américains avoir été affecté par l'histoire de son épouse et en être ainsi tombé amoureux. Il entendait la protéger comme le ferait un fils pour sa mère. Il se montra convaincant, car il obtint finalement le visa. Après une attente due au délai légal autorisant le conjoint étranger à rejoindre son partenaire américain⁶, ils embarquèrent pour les États-Unis. Le couple s'installa à Dorchester, un quartier situé à vingt kilomètres au sud de Boston. Cinq ans plus tard, Tio Mac passait du statut de migrant légal, doté de la *green card*, à celui de citoyen américain, suite à sa réussite d'un examen portant sur l'histoire des États-Unis, de la preuve de sa connaissance de l'anglais et de son serment de fidélité à la nation américaine prononcé devant le drapeau. Quelque temps après, il divorça de son épouse américaine. Lors de son premier retour au pays, sept ans après son départ, il se maria très officiellement avec sa *mamorada* (son amie) de jeunesse, originaire de Fogo. À l'issue du délai légal, la jeune épouse rejoignit son mari aux États-Unis. Ils eurent deux enfants : l'aîné est aujourd'hui informaticien et leur fille est infirmière employée auprès d'une administration publique d'aide à la communauté capverdienne de Boston. Totalemment américanisés, leurs enfants comprennent le créole, mais ne parlent pas le portugais ; ils ne sont jamais retournés au Cap-Vert, dont ils parlent comme d'un pays lointain. À 63 ans, Tio Mac est à l'aube de la retraite. Il comptera bientôt trente ans de carrière, employé comme gardien d'un prestigieux immeuble abritant les services du gouverneur du Massachusetts. Montant progressivement les échelons,

6. Ce délai est aujourd'hui de plus d'un an, auquel s'ajoutent les délais administratifs d'environ un an (*cf. infra*).

il termine fièrement sa carrière au poste de coordinateur de l'équipe de surveillance de ce building bien en vue du centre de Boston. Accrochée dans son salon, c'est avec fierté qu'il me commentera plus tard une photo où il apparaît à côté du gouverneur. À Dorchester, il est propriétaire du rez-de-chaussée d'une coquette maison de quatre façades, en bois, située dans une rue tranquille et verdoyante. Il m'expliqua l'importance pour les communautés immigrées de la politique du Président Obama dont il espère l'adoption prochaine de la *Obama care*, ou encore, de la fixation d'un salaire minimum, en 2014, à 8,5 US/l'heure. Tio Mac reste attentif à se tenir informé du destin de chaque segment de sa famille; il leur téléphone fréquemment et, en retour, chacun l'appelle pour lui détailler ses soucis. C'est aussi lui qui se charge de récolter les soutiens financiers consentis par chacun des membres de la famille pour aider ceux restés au pays ou pour prendre en charge ceux qui débarquent. Bienveillant et attentionné, aîné de la fratrie et pionnier, il veille sur les membres de sa famille.

Si Tio Mac représente une figure notoire de la famille – il la dote d'un « capital migratoire », je me concentrerai à présent sur le segment de sa famille constitué par une de ses sœurs, Maïsa (56 ans), immigrée aux USA en 2011 et rencontrée à Praia en 2004. La relation s'est établie par son fils

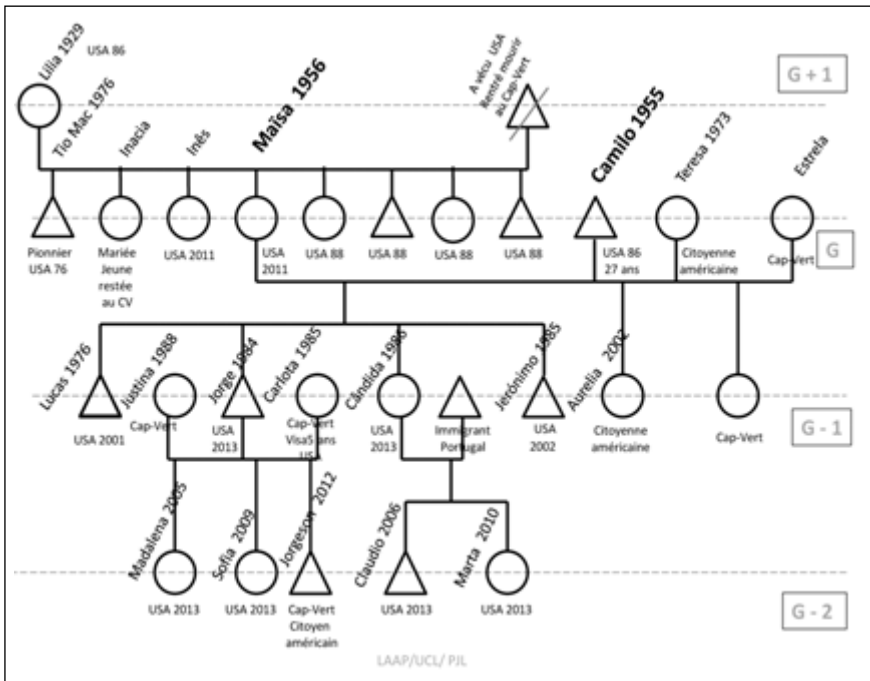


Schéma 1. « famille à distance de Maïsa et Camilo » :
les principaux protagonistes du récit.

Jorge que j'ai rencontré durant mon premier séjour au Cap-Vert en décembre 2004. Il terminait à Praia des études en agronomie, avec une spécialisation en foresterie. Ayant effectué des études similaires (avant de me spécialiser en anthropologie) et ayant travaillé quelques années dans la gestion des ressources naturelles au Sahel, ses professeurs m'avaient impliqué dans la codirection de son travail de fin d'études. Nous avons sympathisé. Je l'ai ensuite entraîné dans des enquêtes portant sur des questions foncières et des systèmes d'irrigation dans différentes îles de l'archipel. Rapidement, il me convia à résider chez lui lors de mes fréquents séjours à Praia. Progressivement, je suis devenu un familier de sa famille. À cette époque, je n'imaginai pas un seul instant que, douze ans plus tard, je détaillerais les étapes qui, en près de trente ans, les conduiront, lui et ses proches, à se retrouver aujourd'hui tous aux États-Unis.

Pour faciliter la lecture des prochains récits, je vous propose de marquer cette page d'un signet afin de vous y référer si nécessaire. Ce premier schéma de parenté devrait vous aider à repérer les personnes dont je parle. Vous trouverez les définitions des symboles utilisés ici dans le chapitre 5.

Née en 1956, enfant, Maïsa résidait avec ses parents à Fogo. En 1975, elle rencontra Camilo (né en 1955) lui aussi de Fogo. Ils quittèrent rapidement leur île natale pour tenter leur chance à la capitale. Dès ce moment, ils se considéreront comme des migrants dans leur propre pays. Camilo décroche un premier emploi, payé à la journée, comme aide-menuisier à Tarafal (ville côtière de l'Île de Santiago). Dans cette cité entourée d'anciens volcans, de nombreux migrants, installés au Portugal et en France surtout, rivalisent pour édifier de vastes résidences secondaires de plusieurs étages qui restent désespérément vides de tout habitant, en dehors des rares retours de ces migrants. Maïsa et Camilo se marient officiellement en 1976. Un mariage dit *fabal*, gratuit en quelque sorte, c'est-à-dire non lié à un projet migratoire, mais en vue d'acquérir, surtout pour l'épouse, un statut dans la société et un recours mutuel. Rapidement, elle accouche d'un garçon, Lucas; viendra ensuite Jorge (1984) (le jeune forestier dont il fut question ci-dessus), Cândida (1985) et le dernier, le cadet (*code*), Jerónimo, en 1986. Avec quatre jeunes enfants, le couple vit difficilement du maigre salaire de Camilo. Ils louent un modeste appartement à *Tira Chapeu*, un quartier populaire de la capitale. La famille réside à proximité d'un oncle commerçant de Maïsa qui les soutient comme il peut.

Clandestinité

Maïsa tient son frère aîné régulièrement informé de sa situation critique à Praia. Finalement, Tio Mac prend la décision de l'aider. Non sans risque

et en assumant seul les coûts financiers de son geste, il invite Camilo à le rejoindre aux USA. Avec le recours aux services d'une connaissance employée à l'ambassade des États-Unis à Praia (*espediente*: une aide demandée auprès d'une connaissance, moyennant une gratification et qui facilite l'aboutissement d'une procédure) et muni du document de prise en charge signé par Tio Mac, devenu citoyen américain, Camilo décroche le précieux visa de visiteur d'une durée de trois mois, véritable sésame pour entrer aux États-Unis. Tio Mac se charge des frais d'obtention du passeport, du visa et du billet d'avion Praia-Boston. Un jour de 1986, Camilo quitte sa femme et ses quatre jeunes enfants pour débarquer chez son beau-frère. Il l'accueille les premières semaines de son arrivée et l'oriente pour décrocher un premier emploi, par ses contacts au sein de la communauté capverdienne de Boston. Sans statut d'immigrant légal, à l'expiration de son visa de trois mois, à l'issue duquel il aurait dû rentrer au Cap-Vert, Camilo devient clandestin.

Pour Maïsa, Camilo et leurs enfants, le faire famille à distance débute avec le départ de Camilo. J'utilise cette expression pour caractériser les relations qui s'établissent entre des membres séparés d'une même famille⁷. Ce type de famille se compose d'au moins deux noyaux, séparés dans le temps et l'espace, durablement ou provisoirement. Aujourd'hui, comme le formule admirablement Tio Mac, avec internet, si l'esprit et le cœur peuvent restés attachés⁸, les corps sont séparés, avec notamment l'arrêt de la sexualité pour une femme et un homme, avec, je le montrerai, des conséquences sur les relations d'alliance. Ce qui sépare également, malgré la proximité, ce sont des environnements culturels distincts qui, progressivement, éloignent les membres des noyaux familiaux, s'ils n'y prennent garde.

Après la phase d'« atterrissage », pour reprendre ce terme utilisé par mes interlocuteurs, le nouvel arrivant doit rapidement trouver ses repères dans un monde inaccoutumé. Craignant l'extérieur, handicapé par sa méconnaissance de l'anglais, obnubilé par la volonté d'épargner rapidement couplée à la crainte de dépenses inutiles, il redoute, par exemple, de s'aventurer jusqu'au centre-ville de Boston qui regorge de luxueuses boutiques (*cf. Copley square*, par exemple). La majorité des migrants sont casaniers, préférant rester entre eux, dans l'environnement sécurisant de la communauté capverdienne. Pour les nouveaux venus surtout, la communauté constitue leur horizon et un recours, au-delà du soutien accordé par leur famille installée de plus longue date aux USA. Le repli

7. *Cf.* chap.4. Pour une définition et pour une analyse critique : chap.9.

8. Il est surtout question de *coprésence*, une coprésence malgré la distance, une distance qui s'amenuise à la faveur d'une articulation entre le *care circulation* (voir: Baldassar, L., « De-demonizing Distance in Mobile Family Lives: Co-presence, Care Circulation and Polymedia as Vibrant Matter », *Global Networks*, vol.16, n°2, 2016, p.145-163) et, aujourd'hui, l'avènement des *polymedia* » (par exemple: Madianou, M., Miller, D., *Migration and the New Media: Transnational Families and Polymedia*, London, Routledge, 2012. Pour une analyse de ce courant : *cf.* partie III, chap.2).

sur soi, la famille et la communauté forment un tout cohérent; on s'y informe en priorité, au risque, parfois, d'auto-alimenter des préjugés établis de perceptions trop endogames que renforcent les rumeurs.

Pour faciliter ma description de l'arrivée de Camilo à Boston, je vous propose de me suivre dans quelques éléments plus contextuels. Si vous empruntez le métro pour rejoindre la banlieue sud de la capitale de l'État du Massachusetts et que vous descendez à *Field Corner*, par exemple, vous découvrirez une autre ville que celle du Massachusetts Institute of Technology (MIT) ou de Harvard. Les buildings cèdent la place à des quartiers modestes où s'alignent des maisons en bois, le plus souvent de plusieurs étages, avec des jardins potagers. Dans ces vastes quartiers résident plusieurs communautés de population d'origine étrangère, chacune plutôt repliée sur elle-même quoique partageant le même espace public et les mêmes services administratifs, très présents depuis la pacification de la zone intervenue fin des années 1990. À côté de l'importante communauté capverdienne installée de longue date dans la région, on trouve des communautés en provenance de pays où les États-Unis ont été politiquement impliqués: le Viêt Nam, la Corée, le Laos, les Antilles (Cuba, Haïti et la Jamaïque), la Colombie et le Guatemala, pour les groupes les plus importants. Pour se nommer dans cet univers cosmopolite, les habitants estompent leur origine et utilisent des « désignatifs » plus englobants, mobilisant largement les phénotypes. Ces nations imaginaires se regroupent en quatre catégories: les Portugais, les Chinois, les Espagnols et les Jamaïcains, alors qu'on y croise peu de Portugais, de Chinois et d'Espagnols⁹. Les nombreuses églises, boutiques d'alimentation, coiffeurs, agences de voyage, lavoirs, restaurants, bars et discothèques affichent fièrement leur appartenance communautaire. Ces lieux rivalisent en enseignes lumineuses rutilantes; la nuit, elles attirent une clientèle segmentée selon leurs origines. Ces environnements re-ethnifiés sont cruciaux: en dehors des familles, c'est là que s'instituent les communautés. On y parle surtout les langues natives. Les résidents fréquentent les grandes surfaces à bas coût en fonction des denrées vendues rappelant leur pays d'origine, mais aussi en relation à l'appartenance « ethnique » de la caissière ou du tenancier. Ils échangent des informations vitales, mais aussi colportent des rumeurs tant sur les États-Unis (les politiques migratoires et les aides publiques sur lesquelles ils pourraient compter) que sur leur pays d'origine. On s'y tient prioritairement informé. Dans ces lieux s'élaborent des solutions bricolées et parfois braconnées à ses problèmes, c'est-à-dire à l'ombre des pratiques officielles d'une administration bien présente, rigide et aujourd'hui très informatisée, ce qui dérouté les nouveaux migrants: pour gérer ses dossiers, on s'adresse d'abord à des ordinateurs, avant, parfois, de rencontrer un agent. L'iPhone est indispensable pour assurer le suivi de demandes d'aides publiques (dont le suivi à distance des activités

9. Cf. Gibau, G.S., « Contested Identities. Narratives of Race and Ethnicity in the Cape Verdean Diaspora », *Culture and Power*, vol. 12, n° 3, 2005, p.404-438.

des bénéficiaires). Le remplissage des formulaires administratifs se déroule en ligne et l'assistance téléphonique est délivrée par des robots vocaux. Bien que des rues rassemblent des personnes de mêmes origines et que parfois les membres d'une même famille s'y concentrent, dans ces quartiers cohabitent différentes communautés. Les habitants résident dans de vastes maisons en bois, généralement divisées en appartements et peintes de couleurs vives. En comparaison à d'autres quartiers de Boston, ici pas de gazon, ni de fleurs autour des maisons, mais des jardins potagers intensivement cultivés, dont les associations de légumes renseignent déjà sur l'origine des occupants. La région connaît un climat pluvieux et les hivers peuvent être rigoureux, avec d'abondantes chutes de neige et des périodes de gel.

La région de Boston, notamment réputée pour son florissant passé industriel, a suscité un important apport de main-d'œuvre et l'instauration de flux migratoires résultant surtout d'histoires singulières (Cap-Vert, Corée, Guatemala, Viêt Nam, etc.). Chaque communauté d'origine étrangère s'est progressivement spécialisée dans des secteurs d'activités. Pour les Capverdiens, ce fut la construction, l'industrie, dont l'agroalimentaire, et les services (dans le gardiennage, l'hôtellerie, la maintenance et le nettoyage). Le migrant qui débarque s'engage dans un long processus d'intégration et d'ascension sociale. Les premiers mois, voire les premières années, ne parlant pas la langue, parfois clandestin, il alimente les troupes des ouvriers sous-payés (sous le salaire minimum). Il tentera ensuite via des réseaux communautaires surtout, et une meilleure connaissance du pays, de décrocher des emplois plus rémunérateurs. Certains espèrent accumuler rapidement un capital dans l'espoir de rentrer au pays pour y démarrer l'activité escomptée ; d'autres attendront quelques années, parfois la retraite, mais la majorité ne retourneront pas chez eux, tiraillés entre leur pays d'origine et les enfants qui, par la scolarisation surtout, adoptent majoritairement *the american way of live*.

Les premières années, les migrants gagnent peu : sous-payés, ils enchaînent les semaines sans congé, rivés à des postes de travail pénible (souvent lourds, dangereux et de nuit parfois, certains dans des chambres froides, à la chaîne et dans le bruit, etc.). En réaction au risque de délocalisation de certaines entreprises du Massachusetts, les mécanismes liés à la globalisation postérieure aux années 1990 les ont enrôlés dans l'importation de main-d'œuvre du sud vers le nord, dont le flux doit être entretenu pour maintenir la meilleure compétitivité. Victimes parfois consentantes, aveuglées par l'idée de maximiser à tout prix l'épargne, d'accéder à la consommation et animées dans leur for intérieur d'une soif de reconnaissance de la part de ceux qu'ils ont quittés au pays, ces migrants fraîchement débarqués enfilent les heures, le week-end et la nuit, au détriment de leur santé et de leur famille. Avec le temps et l'expérience, certains n'hésitent pas à cumuler deux et parfois trois emplois. En comparaison au niveau de vie des pays d'origine, les nouveaux venus, ébahis par les chiffres qui s'alignent sur leur compte bancaire, comme prisonniers d'une

drogue dont ils ne peuvent plus se passer, en acceptent toujours plus. Coincés entre l'urgence d'accumuler pour rembourser des dettes contractées pour leur départ (passeport, visa, billets d'avion et parfois un mariage arrangé payant), le souhait d'aider la famille qui remue ciel et terre au pays dans l'attente des mandats (*remessas*)¹⁰ (pressés par des formes sournoises d'endettement psychique, sans parler du recours à la religion et parfois à la sorcellerie pour tenter de les contraindre) et leur propre désir de s'enrichir rapidement, les faits et gestes de ces nouveaux venus gagnent à être interprétés à la lumière de leur volonté d'optimiser leur épargne.

Avec les années, l'acquisition d'expériences et des réseaux adéquats, les nouveaux arrivés s'aguerrissent et « atterrissent » comme ils le disent. Ils gagnent du galon : ils acquièrent des bases d'anglais ; des clandestins parviennent à se légaliser et à obtenir en fin de parcours la nationalité américaine par un mariage arrangé, payant, avec une citoyenne américaine qui dure le temps d'obtenir les documents espérés ; cette stratégie reste la principale filière pour qui n'a pas pu débarquer avec le statut légal de migrant, mais avec un simple visa de visiteur (ou en franchissant clandestinement une frontière). Ils tentent alors de gravir les échelons de l'ascension sociale. Après quelques années, les plus habiles investissent dans l'achat d'une maison et spéculent en sous-louant une partie aux nouveaux venus. Les autres misent sur la scolarité des enfants rapidement conquis par la culture américaine ; ils vivront alors l'ascension sociale espérée par procuration. Certains, plus âgés, rechercheront cette ascension sociale par l'utilisation opportune d'un différentiel en termes de revenus, c'est-à-dire d'une rente acquise par un subtil jeu de va-et-vient entre l'ici (les États-Unis) et le là-bas (le Cap-Vert) qui les valorise en termes d'affaires, d'honneur, de gloire, de sexe et de reconnaissance ; ils deviennent alors au pays un grand homme, au prorata de la démonstration de leur richesse et se sentent enfin *bafoso* (orgueilleux)¹¹.

Jusqu'à la fin des années 1990, les quartiers du sud de Boston subissaient une violence plus importante qu'aujourd'hui. Ces quartiers étaient tenus par des bandes issues des communautés ; elles s'affrontaient pour un territoire, la vente de drogues, divers business et l'accès à la sexualité des filles. Une politique plus répressive pacifia ces quartiers et entraîna l'expulsion de nombreuses personnes condamnées pour violence. Pour le seul Cap-Vert, plus de deux cents personnes furent renvoyées. Elles s'installèrent dans les îles de Santiago, de Fogo et de Brava, d'où leurs familles étaient originaires, bousculant notoirement l'organisation sociale de ces micros sociétés insulaires qui ont dû s'accoutumer à un regain de violence. En 2005, afin de consigner leur parcours, j'ai rencontré dans ces trois îles

10. Akesson, L., « Remittances and Relationships: Exchange en Cape Verdean Transnational Families », *Ethnos*, vol. 76, n° 3, 2011, p.326-347.

11. Pour une définition et une discussion de la société à différentiel : cf. chap.7 et chap.9.

quelques-uns de ces « déportés », ainsi qu'on les désigne au Cap-Vert. Sans en faire un mystère, ils me détaillèrent la manière dont ils avaient vécu à Boston une carrière de délinquant notoire : délits en bandes organisées, trafic de drogue, séquestrations, meurtres pour certains, séjours en prison. Avant le retour de ces « déportés » à Praia, Mindelo, São Filipe et Santa Caterina, les jeunes capverdiens jouaient à vivre comme dans des ghettos. Ils ne jouèrent plus à partir du moment où des experts aguerris au *business* prirent la tête des bandes de certains quartiers, d'autant plus que l'archipel se situe à la croisée des routes maritimes dont celle de la cocaïne, partant de la Colombie vers la Guinée-Bissau, pour traverser ensuite le Sahara, avec de multiples complicités, avant de rejoindre l'Europe.

Avec ces précisions, retrouvons Camilo, fraîchement débarqué à Dorchester, en 1986, à l'âge de 27 ans. Sans papier, les employeurs restent prudents et hésitent à faire appel à lui, hormis les réseaux qui recrutent des clandestins moyennant de bas salaires. D'un point de vue administratif, pour les migrants, deux domaines sont à traiter en priorité : d'abord le passeport et le visa, et ensuite le numéro de sécurité sociale. Du Cap-Vert, l'obtention d'un visa conditionne tout projet de migration vers les USA, l'océan constituant une barrière infranchissable qui annihile tout espoir d'y débarquer comme clandestin. Ceci n'empêche pas un migrant d'arriver légalement avec un visa de visiteur et de se fondre ensuite dans la société américaine à l'expiration du document. De son point de vue, en ce qui concerne les États-Unis, le souci essentiel consiste à atteindre le territoire. Sur place, pour autant qu'ils ne commettent pas de délits, la police ne harcèle pas les étrangers pour vérifier leurs documents d'identité (2016) ; autrement dit, il y a peu de risque dans cette région des USA d'une expulsion en raison de l'absence de documents légaux. Par contre, et ce qui revient à organiser autrement le contrôle, le *social security number* est vital. Sans ce numéro, peu d'espoir d'accéder à un emploi de meilleure qualité ni de prétendre aux prestations de la sécurité sociale.

Comme clandestin, Camilo ne peut obtenir ce numéro, conditionné à l'octroi de la nationalité américaine ou au statut de migrant légal qui donne droit à la *green card* (document d'identité du migrant) et ouvre la porte aux emplois officiels. Coincé par ces exigences, Camilo prend contact avec un lointain parent (*familiar* : un membre éloigné de la famille), devenu citoyen américain, à la suite d'une longue période de clandestinité. Ce parent pourra l'aider, car au début des années 1980, las de la clandestinité, il se rendit en Floride où il savait les choses plus aisées pour les réfugiés cubains fuyant le régime castriste¹². En raison de son physique et de sa connaissance linguistique (les migrants capverdiens balbutient souvent plusieurs langues), on le prit pour un réfugié cubain et, sous cette identité, il obtint le sésame : *the social security number*.

12. Jusqu'en janvier 2017, tout Cubain débarquant sur le sol américain recevait la nationalité américaine.

Complètement légalisé ensuite à la faveur d'un mariage arrangé, ce parent retrouva sa véritable identité et, finalement, décrocha la citoyenneté américaine. Ayant pris soin de garder son ancien *social security number*, il disposait de deux numéros. Camilo emprunta donc le premier numéro de sécurité sociale de son parent et se mit à travailler sous l'identité de ce Cubain imaginaire. Je comprendrai ensuite que cette pratique, sans être vraiment courante, se rencontre plus fréquemment sous une forme moins héroïque : pour pouvoir trouver du travail, un nouveau venu emprunte son numéro de sécurité sociale à une connaissance disposant de titres légaux ; en quelque sorte, il travaillera à la place de cette connaissance, tout en sachant que les *Income-tax* – et donc aussi les avantages liés à la sécurité sociale dont les cotisations pour la retraite et les remboursements d'impôts sur les sommes prélevées – partiront au prêteur.

Muni du précieux numéro, Camilo décrocha un travail au nord de Boston dans un service de maintenance des machines d'une usine agroalimentaire. D'un physique imposant, il effectua des travaux lourds qui l'épuisèrent rapidement. Une nuit où il rentrait en moto du travail, six mois après ses débuts comme ouvrier, dans le froid de l'hiver de la côte Est, il fut victime d'un grave accident. Son passager décéda sur place, tandis que l'ambulance l'achemina inconscient à l'hôpital. Les policiers retrouvèrent sur lui son passeport capverdien et l'enregistrèrent sous son vrai nom. Repéré comme illégal, il ne sera toutefois pas expulsé. Le fond *Free Care* qui prend notamment en charge les illégaux blessés ou malades couvrit les frais médicaux. À l'issue d'une longue hospitalisation et d'une difficile période de revalidation, il retrouva le chemin de sa fabrique. Identifié par les services hospitaliers sous son vrai nom, plus question de travailler avec son *social security number* d'emprunt. Surpris par ce changement d'identité, l'employeur craignant des soucis ne le réintégra pas. Par chance, un médecin de l'hôpital accepta l'explication filandreuse qu'il produisit et l'attesta par écrit : à son arrivée, expliqua Camilo, ne comprenant pas l'anglais, il donna à l'administration son nom de baptême celui attribué à sa naissance par l'Église catholique, un nom par lequel tout le monde le désigne dans son pays très catholique ; ce nom est celui de sa carte de sécurité sociale, alors que son nom civil est celui mentionné sur son passeport et sous lequel les policiers l'ont inscrit lors de son accident. L'employeur, couvert par le document, ne cherchant pas à savoir si Camilo possédait la *green card*, ce qui relève de la police, accepta l'explication et le réintégra mi 1987.

Diminué physiquement par les conséquences de l'accident, Camilo est assigné à une ligne de fabrication de charcuterie. Ayant assimilé les bases de l'anglais, parlant portugais et comprenant l'espagnol, assidu au travail, il est promu responsable d'une petite équipe d'ouvriers. Ce travail lui plaisait et, pour la première fois, il commença à épargner. Avec d'autres migrants capverdiens arrivés seuls comme lui, ils louèrent un appartement et l'équipèrent. Il travaillera dans cette entreprise jusqu'à sa faillite en 1998.

Depuis son départ en 1986, d'informations recoupées à diverses occasions, je retiens que Camilo s'est peu soucié de sa famille restée à Praia. Selon ses amis, il possédait la réputation de joyeux fêtard, aimant boire, s'amuser et sortir dans les boîtes de son quartier. Progressivement, l'alcoolisme devint un problème : il ne parvenait plus à réguler sa consommation, au point d'emporter à l'usine des bouteilles de bière dissimulées dans son sac. Il buvait jusqu'à se mettre en danger. Durant ces années (1986-1998), il expédia peu de mandats (*remitances*) à sa famille et n'envoya aucun bidon (ces fûts de deux cents litres, le plus souvent en fer, transportés par bateau et remplis de vêtements, de vivres ou de produits divers¹³). Une famille vis-à-vis de laquelle il se montrait distant et absent. Dans ce sens et à ce moment, le fil reliant les noyaux dispersés de la famille à distance, sans être rompu, restait ténu. Selon ses proches, son mode de vie de l'époque expliquerait sa situation, gaspillant plutôt qu'épargnant. Rappelons-nous que, comme clandestin, Camilo ne bénéficiait pas des différents services publics d'aide et d'encadrement des migrants. Par ailleurs, pour la même raison, le statut de migrant¹⁴ et plus encore de citoyen américain lui était inaccessible. Malgré, sa « semi-légalisation », à la faveur de la reconnaissance de son numéro de sécurité sociale d'emprunt, il restait confiné dans des emplois peu rémunérateurs ou épuisants, où il aurait dû accumuler les heures pour épargner, ce à quoi il ne se résolut pas. Ce statut de clandestin l'empêchait de retourner au Cap-Vert au risque de ne plus pouvoir revenir aux États-Unis. Par ailleurs, cet hypothétique retour restait inenvisageable sans une épargne préalable conséquente afin de pouvoir rentrer dignement avec des cadeaux de choix pour sa famille, ses amis et ses voisins¹⁵.

Durant douze ans, à l'image des autres clandestins, Camilo échoue à se créer une place plus enviable dans la société américaine. Cette situation diffère de l'espace de circulation entre l'ici et le là-bas qui caractériserait certaines formes de migrations capverdiennes. Seuls, certains migrants, plutôt une minorité, circulent vraiment, et seulement certains parviennent à vraiment prendre soin à distance de leur famille. Comme le souligne Akesson¹⁶, une part importante d'entre eux ne rentrent pas au pays : n'ayant pas suffisamment épargné, ils n'ont pas pu aider ceux à qui ils avaient promis un soutien ; honteux, confrontés à l'inavouable et à l'incompréhensible situation qui constituerait à revenir chez eux les mains vides, certains coupent tout contact avec leur famille. Ce sentiment incorporé de l'honneur lié à une migration réussie (financièrement) pousse ces migrants à l'ambivalence. Se rappelant leur enfance au Cap-Vert, ils se souviennent avoir contemplé avec envie ces quelques migrants enrichis,

13. Cf. infra pour une description détaillée de la confection du « bidon », de son envoi et de son ouverture au Cap-Vert.

14. Cf. chap. 4.

15. Pour une description de ces cadeaux : cf. chap. 9.

16. Akesson, L., *Making a Life. Meanings of Migration in Cape Verde*, Göteborg, Göteborg University, 2004, p. 111.

reclus au dernier étage de leur « palais » cossu. À eux seuls, ces quelques enrichis reproduisent l'image idyllique des USA et entretiennent le mythe d'un ailleurs à conquérir. Il en est de même de ces retraités qui, après une carrière aux USA, rentrent pour profiter du différentiel en termes de pouvoir d'achat entre leur pension américaine et le niveau de vie capverdien. À l'opposé, le migrant clandestin ou celui qui peine à décoller peut se détourner progressivement de sa première famille, tenté par le projet de reconstruire une autre famille, ailleurs et autrement, préférant parfois couper tous les contacts avec le Cap-Vert pour se prémunir d'anciennes dettes et obligations.

Avec la fermeture en 1998 de son entreprise et son licenciement, Camilo, fort de son numéro de sécurité sociale, reçoit des indemnités de chômage. À la faveur d'informations glanées dans la communauté, il retrouve un travail, au noir cette fois, payé cash chaque fin de semaine. Il cumule ce travail avec les indemnités de chômage. Il travaille dans la construction, renouant ainsi avec son premier métier au Cap-Vert. Pour la première fois, il épargne vraiment et la nostalgie de son pays se fait sentir (*saudade*). Treize ans après son départ du Cap-Vert, un autre fait d'arme de Camilo mérite d'être relaté. En 1999, sous une fausse identité, il revient au Cap-Vert. L'informatique et les contrôles stricts d'aujourd'hui n'existaient pas encore, facilitant quelques accommodements. Les faux documents circulaient et il était plutôt aisé de rencontrer un spécialiste pour falsifier un document officiel. Moyennant dédommagement, il emprunta la *green card* (le document accordé aux migrants légaux) d'une connaissance et rentra chez lui après plus d'une décennie.

Maïsa et ses quatre enfants l'attendaient. Pour les trois plus jeunes qui n'ont pas vraiment connu leur père, ce retour fut un choc, dont chacun, bien plus tard, me confiera des souvenirs douloureux, indiquant les difficultés psychiques liées aux blessures causées par les séparations induites par le faire famille à distance. Maïsa en femme, certes mariée, mais seule, depuis treize à Praia, n'a pas eu d'autre choix que de se débrouiller, confrontée à la nécessité quotidienne d'élever ses enfants avec le peu de soutien de son migrant de mari. Ses enfants, elle n'a de cesse de le répéter aujourd'hui, elle les a élevés seule et ils lui appartiennent. Aidée par son oncle (un frère de sa mère) commerçant, à proximité duquel elle s'était installée à *Tira Chapeu*, un quartier populaire de la capitale, coloré et très animé, elle nourrit le projet de ne plus gaspiller d'argent dans la location de l'appartement qu'elle occupe depuis le départ de son homme. Avec un sens aigu des affaires et avec sa famille en soutien (celle qu'elle forme avec ses enfants, ses parents, ses frères et ses sœurs, c'est-à-dire sa famille par filiation qu'elle oppose fermement à la famille par alliance qu'elle a établie avec son mari), Maïsa achète à *Tira Chapeu* une parcelle de terrain à son nom. Ce terrain appartenait à son oncle maternel. Il le lui céda à un prix modique. Il l'avait acquis dans les années 1970, à une époque où des « migrants » en provenance d'autres îles avaient débarqué à Praia pour coloniser ce secteur non loti de la ville; vigilant, il avait su s'approprier

plusieurs terrains. Sac de ciment par sac de ciment, bloc par bloc, au prorata de son épargne, Maïsa parvint à couler les fondations et à édifier en trois ans le rez-de-chaussée de sa propre maison. Alors que le bâtiment était encore loin d'être achevé, elle emménagea avec ses enfants et ouvrit dans la foulée, dans deux pièces, un petit bar-boutique, lieu de convivialité par excellence au Cap-Vert.

La boutique est fraîche. Avisée, Maïsa soigne les détails : elle peint les murs en vert et bleu, évoquant les couleurs omniprésentes de l'océan. Le mobilier est finement ajusté, elle accroche quelques photos des îles, ainsi que des diffuseurs. En maniaque de la propreté, elle tient par-dessus tout à offrir aux clients un environnement agréable. À côté de la petite boutique où elle vend des produits usuels (vivres, fruits et légumes, produits d'entretien, etc.), elle sert de l'alcool (du rhum : le *grogue* produit localement) et surtout de la bière froide. Elle installe une télévision et les jours de matchs de foot importants, une vraie institution liée à l'expression de la masculinité au Cap-Vert¹⁷, la boutique est comble. Les autres moments, on s'y rend pour siroter une bière, en noyant ses soucis et ses états d'âme dans les *mornas* (poésies nostalgiques chantées à cette époque par les célèbres Ildo Lobo, Bana, Cesária Évora, Tito Paris, etc.), de la musique qu'elle sélectionne soigneusement en spécialiste qu'elle est. Progressivement, s'adaptant au rythme des fonctionnaires de la capitale, habitués à rentrer chez eux à midi pour manger en famille – la soirée est plutôt réservée aux activités en dehors de la maison, les hommes pouvant rentrer tard... –, elle prépare des repas pour les hommes seuls. Son restaurant acquiert une réputation certaine. Elle cuisine également pour les familles du quartier lorsque le temps leur manque pour préparer le repas de midi. Devant ce succès, elle embauche deux « petites » (*pequenas*), dont une très jolie jeune femme avec l'intention avouée de retenir dans son bar des hommes qui ne peuvent résister à pareille beauté ni s'empêcher de la courtiser. Elle parviendra en quelques années à gagner honorablement sa vie. À côté de cela, elle reçoit mensuellement, de sa propre famille résidente à Boston (sa famille par filiation et non pas celle de son mari), un mandat (*remessa*) de 150 euros, envoyé par son frère aîné ; à Dorchester, Tio Mac se charge de collecter auprès des membres de la famille aux USA leurs contributions mensuelles pour les frères et les sœurs restés au Cap-Vert ou en attente de partir. Cette solidarité familiale établie sur la base de la filiation constitue une clé de compréhension importante du fonctionnement de la famille capverdienne et, en l'occurrence, de la famille à distance¹⁸. Dès 1994, Lucas, l'aîné de Maïsa, commence à participer aux frais de la famille. À 18 ans, il intègre l'armée et parvient à rejoindre un service où il est affecté à la surveillance aéroportuaire.

17. Voir à ce propos : chap. 7.

18. Voir à ce propos : Akesson, L., « Remittances and Inequality in Cape Verde : The Impact of Changing Family Organization », *Global Network*, vol. 9, n° 3, 2009, p. 381-398 ; Akesson, L., « Remittances and Relationships... », 2011, *op. cit.*

J'apprendrai plus tard que Camilo avait une autre motivation à ce premier retour au Cap-Vert, qui était celle de retrouver une autre femme rencontrée avant son départ, alors qu'il travaillait dans la construction à Tarafal. À cette époque, Estrela était encore très jeune (*pequena*). Avec Camilo, elle avait sûrement espéré profiter de l'appui financier d'un homme qu'elle évaluait comme capable de la soutenir : il avait un emploi et songeait déjà à migrer aux USA. En 1984, Estrela accoucha d'une fille du même âge que Jorge, un des trois fils (le forestier) que Camilo avait eus avec Maïsa. Maïsa ne révéla l'existence de leur autre sœur à ses enfants, *uma filha do pai fora do casamento* (une fille au père en dehors du mariage), qu'après le retour de Camilo aux USA. Si la femme n'a qu'une famille, comme le répètent fréquemment mes interlocutrices capverdiennes, l'homme en a plusieurs et, en conséquence, il est toujours tenté de diviser ses ressources entre les mères de ses enfants (*mães de filhos*) et ses enfants, non sans créer de vives tensions entre les rivales (*kumbosas*), s'il se montre incapable de « les gérer », pour reprendre leurs termes.

Camilo séjourna deux mois au Cap-Vert, avant de rentrer sans encombre à Boston avec sa *green card* d'emprunt. Il réintégra son travail dans la construction. Un jour de la fin de l'année 2000, alors qu'il installait l'électricité dans un bâtiment, pris d'un malaise, il s'écroula. Effrayé, le chef d'équipe appela les secours. Conduit à l'hôpital, il est opéré en urgence d'une thrombose. Il restera hospitalisé six mois et sortira très diminué de l'épreuve, ayant perdu l'usage de la parole et partiellement paralysé. Aujourd'hui encore, il absorbe, deux fois par jour, un impressionnant cocktail de médicaments (des anticoagulants) et, même s'il parvient à se déplacer presque normalement et qu'il a progressivement retrouvé la parole, il fait figure de miraculé. Il a totalement cessé de boire et de fumer. Ce fut sa cousine, Teófila, doublement apparentée, tant du côté de sa femme Maïsa que du côté de Camilo (une fille de la sœur de son père¹⁹) qui, résidant à Dorchester, le prit complètement en charge durant cette période difficile.

Soutien à distance et recours à une alliance opportune

Début 2001, suite au grave accident cérébral dont est victime Camilo à Boston, de Praia, Maïsa et sa famille réagissent pour « prendre soin » (*cf. le care* des Anglo-saxons²⁰) d'un de ses membres. Malgré le fil ténu qui relie à cette époque les deux noyaux de la famille à distance, le projet global qui anime ses membres reste intact avec les années. Quinze ans

19. Sur le mariage endogame : *cf.* : chap. 9.

20. Pour un débat : *cf.* chap. 9.

après le départ du père en 1986, alors qu'il s'était peu soucié de sa famille par alliance (sa femme Maïsa et ses quatre enfants) et qu'il n'était revenu qu'une fois en 1999, c'est le noyau de la famille à Praia qui reprend l'initiative. Paradoxalement à première vue, car le calcul se révélera subtil et judicieux, c'est du Cap-Vert que viendra la solution pour aider Camilo, mais plus encore pour débloquer le projet migratoire de la famille. Comment prendre en charge Camilo, invalide, clandestin et rayé du chômage suite à la découverte de son travail au noir lors de son accident et de son hospitalisation ? Maïsa enchaîne les discussions avec son frère aîné résidant à Boston (Tio Mac) et avec son oncle maternel, son voisin de *Tira Chapéu* à Praia. Ils décident d'envoyer le fils aîné de Maïsa, Lucas, au chevet de son père. En femme responsable, chef de famille à Praia depuis le départ de Camilo, Maïsa place ainsi aux USA non plus un mari, mais un fils. Une décision qui change considérablement la situation de Maïsa, car il n'est plus question de placer sa confiance en Camilo qui représente sa famille par alliance, mais bien dans sa famille par filiation. À la différence de Camilo, Lucas a été éduqué par sa mère et il sait parfaitement ce qu'il lui doit dès lors qu'elle s'est démenée seule pour élever ses enfants. La famille de Maïsa (famille par filiation²¹) se mobilise pour financer le départ, qui sera pris en charge par quatre personnes : son frère aîné à Boston (et le reste de la famille aux États-Unis), l'oncle de *Tira Chapéu*, Lucas et Maïsa elle-même. En sa qualité de fonctionnaire, Lucas introduit une demande de séjour à l'ambassade des États-Unis et décroche sans problème un visa d'une durée de cinq ans²². Après avoir obtenu de son employeur un congé sans solde de trois ans, à 25 ans, Lucas embarque pour les USA à bord du célèbre vol de la TACV Praia-Boston, surnommé *Imigrante*. Maïsa reste à Praia, avec ses trois enfants plus jeunes : Jorge (né en 1984), Cândida (née en 1985) et le cadet Jerónimo (né en 1985).

À Boston, Lucas retrouve son père. Toujours à l'hôpital, Camilo est soigné quotidiennement par la cousine Teófila. Née aux USA, Teófila ne connaissait pas Lucas. Aidé par sa famille immigrée de longue date et dont la majorité disposait à ce moment de la nationalité américaine, débrouillard et parlant déjà un bon anglais, Lucas décroche un travail d'adjoint comme concierge d'un immeuble huppé de Boston ; il y rend des services aux résidents et prend en charge de petites réparations. Son visa de cinq ans reste valable à la condition qu'il ne réside pas plus de six mois par an aux USA. À l'issue de ce délai de six mois, comme son père, il devient clandestin et s'installe dans le quartier de Dorchester à proximité de la maison de son oncle (Tio Mac, le frère aîné de sa mère). Lucas comprendra que son père avait une *namorada* (amie, amoureuse) à Boston. Avant sa thrombose, discrets sur leur relation, les amants ne vivaient pas réellement ensemble

21. Pour les définitions de famille à distance, famille par filiation, famille par alliance, se référer à la seconde partie.

22. J'analyserai (cf. chap. 4), la raison de l'octroi de ce type de visa et sa durée assez exceptionnelle qui autorise à se rendre aux États-Unis six mois par an pendant cinq ans.

(*namorar sem compromisso* : courtiser sans promesse de vivre ensemble), mais se retrouvaient fréquemment. Née en 1978, Teresa est une américaine capverdienne, arrivée aux États-Unis encore enfant, « appelée », par sa mère à la faveur des lois du regroupement familial, une mère, elle-même « appelée » par un fils²³. Teresa reste rivée à la communauté capverdienne de Dorchester, peu encline à sortir du quartier ; fille unique, elle prend soin de sa mère. Lorsque Camilo sort de l'hôpital, Teresa prend la relève de la cousine Teófila à son chevet. Maïsa apprend son existence. Camilo, Teresa et Lucas s'installent dans le même petit appartement dont Teresa partage avec Lucas les frais de location.

Teresa est aujourd'hui considérée comme une sainte par la famille de Maïsa et non comme la rivale, *combosa* (*kumbosa* en créole), de Maïsa. Le trajet sera encore long avant de comprendre cette position apparemment paradoxale, mais nous y arriverons progressivement ; à ce stade du récit, relevons que c'est par Teresa que la solution durable sera finalement trouvée pour Maïsa et sa famille. Clairvoyant, Lucas suggéra à Teresa d'épouser son père. Elle lui offrirait ainsi, après quinze années de clandestinité et sans grand-chose en échange – à ce moment Camilo est clandestin, invalide et sans revenu –, de lui transmettre la nationalité américaine. Lucas s'engagea toutefois à prendre en charge tous les frais du mariage et, ensuite, le couple formé par Teresa et son père jusqu'au moment où ils auraient un revenu. A l'issue d'un mariage avec un ressortissant américain, la loi prévoit que le conjoint étranger attende le délai légal d'environ un an, plus un an lié aux démarches administratives, pour obtenir le statut de migrant et, donc, la très convoitée *green card*. À charge ensuite au migrant légal, dans un délai de cinq ans maximum, de présenter les examens de connaissance de l'anglais et de l'histoire américaine ; moyennant leurs réussites et après avoir juré fidélité, la main sur le cœur, au drapeau américain, le migrant peut obtenir la nationalité américaine. Toutefois, le fait que Camilo était marié avec Maïsa au Cap-Vert entravait ce plan. Maïsa refusa d'abord catégoriquement la solution envisagée, craignant l'abandon, mais aussi les conséquences de ce changement sur son statut à Praia. Elle prenait le risque de passer du statut de femme certes seule, mais perçue comme courageuse, vertueuse et entreprenante, élevant ses quatre enfants, mariée et donc fidèle à ce mari durablement absent, installé aux USA, à celui de femme divorcée, c'est-à-dire libre et en plus tenancière d'un bar-boutique en vue de *Tira Chapeu*. Il n'en faudrait pas plus pour déclencher les jalousies des autres femmes du quartier. Finalement, devant l'impasse et à contrecœur, elle accepta ce divorce. En 2001, Camilo et Teresa se marièrent à la mairie de Boston et, en 2002, Teresa accoucha d'une fille, Aurelia. Afin de réduire les coûts, ils vécurent tous les quatre, Lucas, Camilo, Teresa et Aurelia, dans un petit appartement de Boston. Alors que je connaissais la famille à Praia depuis fin 2004, c'est

23. Pour une analyse détaillée des lois américaines du regroupement familial : cf. chap.4.

seulement en 2006 que je compris qu'elle se composait de deux noyaux principaux : m'interrogeant sur une photo accrochée dans l'appartement de Maïsa à Praia, où quatre personnes endimanchées posaient à l'occasion d'une fête de famille, Jorge, le second fils de Maïsa, m'expliqua qu'il s'agissait de son père, parti aux USA après la naissance des quatre enfants qu'il avait eus avec sa mère (Maïsa), remarié à une américaine, avec qui il avait eu une fille, lesquels avaient été rejoints par son frère aîné, Lucas. Surpris par la découverte, et à ma question de savoir que faisait cette photo dans leur salon, il se montra à ce moment très évasif; je mis plusieurs années avant de bien comprendre les détails de l'histoire que je suis en train de déployer !

À ce moment, la famille à distance de Maïsa et Camilo se compose essentiellement de deux noyaux : une femme seule, divorcée, avec trois enfants à Praia, et un nouveau couple officiellement marié avec deux enfants (dont un adulte) de deux femmes différentes à Boston. Ceci serait sans compter sur un troisième noyau, plus distant certes, mais constitué d'une autre femme seule, Estrela, et de sa fille, installée à Tarafal, et que Camilo avait séduite lorsqu'il travaillait dans cette ville avant son départ aux USA.

Quelque temps après l'obtention de la *green card*, Camilo entreprit de faire reconnaître son invalidité, aidé en cela par un cabinet d'avocats spécialisés. Mais ce fut un échec car, quoique marié à une américaine, son passé de clandestin faisait obstacle. Teresa ne travaillait pas officiellement. Elle préférait garder occasionnellement un à deux enfants en bas âge de couples de travailleurs de la communauté capverdienne, pour un revenu moyen de 100 \$ par semaine et par enfant ; en guise de comparaison, le petit appartement qu'ils louaient, coûtait à l'époque 550 \$ par mois. Confrontée aux difficultés financières du couple, la DTA (*Department Transitional Assistance*) leur octroya une petite aide financière, à la condition toutefois qu'aucune somme d'argent ne transite sur leur compte, ce qui bien entendu implique le paiement en liquide de toute prestation, le travail au noir et le recours pour tout transit d'argent, notamment avec l'étranger, au compte bancaire d'un parent. Camilo avait progressivement assimilé un anglais courant et suivait avec assiduité les cours d'histoire américaine et de citoyenneté à usage des migrants. En 2006, il tenta les examens et avec le soutien d'un examinateur bienveillant à son égard, compte tenu de son handicap, il réussit les épreuves et décrocha finalement, vingt ans après son départ du Cap-Vert, à 51 ans, la nationalité américaine.

Rapidement, appuyé par un avocat, Camilo tenta de nouvelles démarches pour la reconnaissance officielle de son handicap ; compte tenu de son passé de clandestin, il ne décrocha pas de pension d'invalidité, mais reçut finalement, en compensation, une aide substantielle de 1 000 \$ par mois, à la condition de ne percevoir aucune autre aide, ni de salaire²⁴.

24. En guise de comparaison, selon le handicap et le type d'assurance médicale contractée, le montant d'une pension pour handicapé peut atteindre entre 1 500 à 2 000 US/ mois, selon mes interlocuteurs capverdiens de Boston.

À partir de cette date, par la mise en commun de leurs revenus, Teresa, Camilo et Lucas parvinrent à s'en sortir : le noyau de la famille à distance de Boston se trouvait à présent hors de danger.

Famille matricentrée

Il en fut tout autrement du noyau de la famille à Praia. La période de temps comprise entre 2001, année du divorce de Maïsa avec Camilo, et 2007, année de la fin des études universitaires de Jorge (un des trois fils de Maïsa qui allait entreprendre des études en agronomie), fut sombre. À la tête d'un petit commerce florissant, alors que rien ne le présageait, fin 2001, Maïsa se sentit contrainte de tout arrêter. Plusieurs événements s'entrecroisèrent pour justifier cette surprenante décision, tentons de les démêler. En 2000, quelque temps après la première visite de son mari au Cap-Vert, Maïsa entreprit de construire un étage au-dessus de sa boutique, avec le projet d'installer un appartement plus vaste et moins bruyant que celui du rez-de-chaussée, encombré par son bar-boutique attenant. En un an, elle parvint à terminer ce premier étage et s'apprêtait à emménager. Il n'en fallut pas plus pour déclencher des *fofocas* (des rumeurs). À partir de ce moment, à suivre le registre explicatif de Maïsa où elle mobilise les schèmes de la persécution, différents événements agirent concomitamment pour entraver son ascension sociale, mettant ainsi en lumière un trait important de la vie populaire de ces quartiers, où le fait de vouloir s'en sortir, sans doute un peu mieux que le voisinage, présente le risque de se retrouver victime de jalousies et/ou de se sentir jaloué. La suite du récit indique comment le seul fait de se savoir envié par des voisins jaloux et sans doute victime d'un sort (*o mal fetu*) conditionnent les comportements, poussent à la prudence et au repli sur sa maison et sa famille, ainsi qu'à rechercher des protections auprès d'une Église ou d'un *curandeiro* (guérisseur propre à l'univers culturel capverdien). Une des deux jeunes femmes employées par Maïsa, la plus belle selon ses dires, avait eu le temps d'apprendre les ficelles du métier. Poussée par sa famille, elle ouvrit une boutique similaire dans le voisinage, avec l'espoir, fort de son succès auprès des hommes, d'y drainer la clientèle de Maïsa. Au même moment, Cândida, la fille de Maïsa, qui venait de fêter ses 18 ans, interrompit ses études secondaires et décida d'aider sa mère. Timide, Cândida sortait peu de chez elle et travaillait avec entrain dans la boutique de sa mère.

Jeune fille introvertie, sage comme aimait le préciser sa mère, Cândida ne fréquentait pas les jeunes de son âge, elle n'avait pas de petit ami. Selon Maïsa, par leurs remarques blessantes, incessantes et leurs fréquentes allusions, les femmes du quartier auraient poussé sa fille à s'éloigner de sa boutique où elle passait ses journées. À l'image de nombreux membres de la classe moyenne et de l'élite de Praia, se vouant,

tels les *cariocas*, à un véritable culte du corps, nombreux à se diriger vers le bord de mer dès six heures du matin ou à la tombée de la nuit pour leur footing quotidien ou une séance de gym rythmique, Cândida, prétextant cette activité, se mit à sortir. Progressivement, elle s'habitua à rentrer de plus en plus tard. Une nuit, vers trois heures du matin, des voisins réveillèrent Maïsa pour l'avertir que sa fille se baladait nue dans le quartier. Après cet épisode, il y en aura d'autres, le comportement de Cândida se modifia, elle connut des nuits d'insomnie. Elle développa une véritable agoraphobie, ne voulant plus ni quitter la maison de sa mère ni monter en voiture. Chaque tentative de ses proches pour la raisonner déclenchait des colères; elle devint agressive au point d'inquiéter son entourage.

Discrètement, une voisine raconta à Maïsa que certaines femmes du quartier tournaient autour de Cândida. Finalement, épuisée par les accès de violence de sa fille, une connaissance lui suggéra de se rendre chez les Rationalistes Chrétiens (*Racionalista cristão*) dont un centre de prière se situe à proximité de *Tira Chapeu*. Le culte spiritiste est assez répandu dans l'archipel²⁵. La séance se focalise surtout, par l'intermédiaire d'un médium, sur la communication avec les personnes absentes ou décédées. À chaque séance, hormis les visiteurs installés sur des chaises alignées contre les murs, deux personnes, préalablement choisies par le maître de cérémonie, en attente de réponses à leurs interrogations, sont invitées à prendre place au bout d'une longue table laquelle rassemble les membres les plus gradés parmi les fidèles. Ce soir-là, convoquée à prendre place en bout de table, Maïsa apprit de l'esprit convoqué par la médium (c'était une femme qui officiait) le rôle négatif à son égard tenu par un voisinage jaloux. Cette révélation la troubla. Les jours suivants, encombrée des paroles de l'esprit révélées par la médium, elle prit peur. Elle songea finalement à son commerce florissant, à l'étage nouvellement terminé construit au-dessus de sa boutique, mais aussi à son fils Jorge inscrit cette année-là en première année à l'université de Praia. À cette époque, l'université réclamait mensuellement des frais liés à la scolarité (*propina*) de 15000 Ec/CV (136 €)²⁶ et cela en dehors des autres coûts liés à la scolarisation. Sans une bourse de l'État, ces frais représentent un obstacle rédhibitoire pour l'accession de la majorité des jeunes capverdiens en droit de s'inscrire à l'université. Il suffit pour s'en convaincre de comparer ces frais au salaire d'un ouvrier employé à la tâche dans la construction qui avoisine tout au plus 36000 Ecv par mois (330 €), s'il décroche quotidiennement du travail. L'idée même de se savoir jalosée par son entourage bouleversa complètement Maïsa, désormais tenaillée par la peur.

25. À ce propos : Laurent, P.-J., Plaideau, C., « Esprits sans patrie. Une analyse de la transnationalisation des spiritualités dans les îles du Cap-Vert », *Autrepart*, n° 56, 2010, p.39-55.

26. Le taux de change entre l'escudo capverdien (Ecv) et l'euro est fixe : il est de 1 € pour 110 Ecv.

Maïsa était catholique. Toutefois, confrontée à de tels soucis, dont ceux de sa fille, elle estima devoir trouver des recours plus puissants. Après avoir fréquenté ponctuellement les Rationalistes Chrétiens (*Racionalista cristão*), le temps d'obtenir une réponse à ses interrogations, Maïsa se tourne vers une Église néo-pentecôtiste brésilienne nouvellement débarquée au Cap-Vert et réputée pour la puissance agissante de l'Esprit saint qui s'y manifeste quotidiennement. Bien connue pour ses cultes enflammés soigneusement scénarisés et pour ses séances d'exorcisme, l'Église universelle du Royaume de Dieu (*Igreja universal do reino do Deus*: IURD), bien implantée dans les quartiers populaires des villes brésiliennes, traîne une réputation sulfureuse²⁷.

Une amie et confidente de Maïsa lui suggéra de s'informer sur la réputation de cette nouvelle Église et sur la protection qu'elle confère contre *a maldade* (la méchanceté) et *o mal fetu* (le sort, c'est-à-dire un mal provoqué par un tiers envieux, jaloux). Le *Templo maior* (le Temple central) de l'Église universelle à Praia était encore en chantier. La vaste construction émergeait progressivement grâce aux dons des *dizemistas* (les fidèles qui s'acquittent de la dîme). Ce nouveau bâtiment rutilant s'édifiait sur un terrain situé à proximité de la maison d'Inácia, la sœur de Maïsa, la seule aujourd'hui (2016) de la fratrie de huit restée au Cap-Vert. Cândida et Maïsa se rendirent chez Inácia à pied et, après quelques jours consacrés à la collecte d'informations auprès du voisinage et des nouveaux assidus de cette Église, les trois femmes franchirent un matin le seuil du temple. Un pasteur rencontré dans la grande salle de prière encore en chantier les convia au culte de 19 heures. Sans rentrer ici dans les détails (*cf. supra* les trois articles mentionnés), Maïsa fut d'emblée conquise par la ferveur de la foule en prière qui s'adressait, individuellement, à Dieu en lui criant sa détresse; elle assista à une impressionnante séance d'exorcisme, où les démons censés tourmenter les fidèles étaient contraints, sous la menace de Jésus, de quitter le corps des possédés. Elle fut également témoin de la puissance de Dieu, capable d'exaucer les demandes (*desejos, votos*) des fidèles, à la faveur de témoignages d'interventions miraculeuses. Elle apprécia les explications simples et claires de pasteurs rompus à la vie des quartiers populaires de la cité, mais aussi à l'expression théâtralisée de la souffrance et des espoirs, acquise par leur familiarité dans les *favelas* brésiliennes. Maïsa fut d'emblée séduite et revint depuis ce jour quotidiennement au temple. Ce récit montre l'existence d'une matrice explicative cohérente de la souffrance qui transcende les différentes

27. Pour plus d'informations sur cette Église au Cap-Vert: Laurent, P.-J., Furtado, C., « Le pentecôtisme brésilien au Cap-Vert. L'Église universelle du Royaume de Dieu », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 141, 2008, p. 113-131; Laurent, P.-J., Furtado, C., Plaideau, C., « L'Église universelle du Royaume de Dieu du Cap-Vert. Croissance urbaine, pauvreté et mouvement néo-pentecôtistes », *Bulletin de l'APAD (Association euro-africaine pour l'anthropologie du changement social et du développement)*, n° 29-30, 2009, p. 19-38; Laurent, P.-J., Plaideau, C., « L'église des miracles au Cap-Vert: dissidence ou clonage », *Anthropos*, n° 107, 2012, p. 12-33.

obédiences religieuses. Au Cap-Vert, cette matrice produit un continuum de pensées. Elle peut conduire les fidèles, sans qu'ils en ressentent l'incohérence, à passer d'un culte à l'autre, mais par la recherche d'une réponse concrète à leurs problèmes : Maïsa était catholique, mais ne trouvait pas de solution à son problème ; la nature de ses maux fut diagnostiquée par les *Racionalista cristão* et une première solution aux souffrances infligées à sa fille par des voisins envieux allait être trouvée auprès de l'*Igreja universal do reino do Deus*.

Un soir, à l'issue d'une Réunion de l'Église universelle du Royaume de Dieu, Maïsa et sa fille, Cândida, rentraient à pied chez elles. Un pasteur auxiliaire de l'Église proposa de les raccompagner jusqu'à Tira Chapeu. Dans la voiture où, malgré ses phobies, Cândida se résolut finalement à monter, le pasteur leur donna une explication de leurs problèmes : Cândida est victime d'un *encosto* (d'un esprit malveillant envoyé par un tiers jaloux) et les crises de colère qui l'affectent résultent de l'action de cet esprit en elle ; ainsi, en raison de sa fréquentation assidue de l'Universel, cet *encosto* s'agite dans son corps, à l'idée de savoir que la délivrance est proche et qu'il sera expulsé de ce corps. Et dans la foulée, le jeune pasteur leur suggéra de participer à une séance d'exorcisme.

Grâce à sa fréquentation de l'Église universelle (EURD), Maïsa interpréta progressivement ses malheurs et la folie de sa fille au prisme des catégories analytiques véhiculées par les pasteurs lors des réunions quotidiennes. Elle acquit la conviction qu'elles avaient été victimes *do mal fetu lançado para alguém contra a sua filha* (d'un sort jeté par tiers contre sa fille) en raison de sentiments de jalousie (*inveja*) qui peuvent conduire à désirer la mort de celui qui réussit et, pour le moins, souhaiter la faillite de son entreprise et la ruine de sa famille. À partir de ce moment, Maïsa porta un tout autre regard sur le succès de sa boutique, la construction du premier étage de sa maison, le dévouement de sa fille à ses côtés et l'inscription à l'université de son fils Jorge. Elle trouva la confirmation de ses craintes lorsqu'au même moment, des États-Unis, Camilo l'informa de son intention de divorcer. Aux yeux du quartier, elle n'était plus une femme seule mariée à un migrant et dévouée à sa famille, mais bien une femme divorcée et donc libre, potentiellement rivale des autres femmes. Elles auraient alimenté les rumeurs (*fofoca*) et les jalousies à son égard. Parvenue à nouer les fils d'une histoire disparate, elle s'expliquait ainsi pourquoi elle fut victime du *mau olhado* (mauvais œil), ou encore, de la *bruxaria* (la sorcellerie). Forte, elle avait pu se défendre seule, elle ne craignait rien, les jaloux s'étant alors déchaînés sur sa fille plus fragile.

Désormais, Maïsa vécut dans la suspicion et la peur. Elle redoutait de rentrer chez elle et d'investir l'appartement qu'elle venait de terminer au premier étage de sa boutique. Elle trouva finalement la force d'affronter ses tourments et ceux de sa fille dans la fréquentation assidue et quotidienne de l'IURD. Elle devint *dizemista* (une fidèle qui donne à l'Église sa dîme) et elle participa aux grandes campagnes de *limpeza interior* (litt. de nettoyage intérieur) organisées plusieurs fois par an par l'Église. Ce

sont de véritables « chaînes de la foi »²⁸ qui peuvent durer plusieurs mois, poussant les fidèles à ne manquer aucune réunion au risque de perdre les bénéfiques du miracle attendu de Dieu dans la vie du fidèle (à la recherche de la prospérité, d'un conjoint, de la santé, de protections, d'un emploi, d'un visa pour les USA, etc.), à la condition toutefois de prouver à Dieu sa foi en lui, « sacrifiant » ce à quoi on tient le plus parce qu'il fait défaut, c'est-à-dire l'argent et parfois beaucoup d'argent, bien entendu immédiatement recyclé par la « multinationale de la foi » que représente l'IURD²⁹. Progressivement, non sans s'être soumise aux séances d'exorcisme prescrites par leur pasteur, Cândida qui accompagnait quotidiennement sa mère au Temple se stabilisa: les symptômes s'estompèrent et les crises s'espacèrent.

La crainte d'une rechute restait vive et à l'issue de cette crise majeure étalée sur une année, pour protéger sa famille à Praia, Maïsa décida d'interrompre son commerce et de déménager au premier étage de sa maison. Non crépis à l'extérieur, les blocs de ciment apparents donnent un aspect inachevé à l'édifice qui ne contraste en rien avec les maisons voisines, connotant le quartier d'un ton gris si caractéristique de cet éternel chantier. On accède à l'étage par un escalier extérieur. L'appartement se compose, outre la cuisine – pièce centrale de nombreux foyers capverdiens, là où la famille se tient – et la salle de séjour, de trois chambres et d'une assez grande cour intérieure entourée de hauts murs. Maïsa s'y enferma avec sa famille. Elle ne sortait que lorsque c'était nécessaire, attentive aux regards et aux rumeurs. Par crainte des voleurs, mais aussi des esprits et des sorciers (*bruxos*), les fenêtres restaient closes. À présent, le noyau de la famille à distance de Praia vivait replié sur lui-même, dans ce bâtiment surchauffé par le soleil tropical. Seule, la chape en béton du toit auquel on accédait par l'escalier de la cour intérieure, surplombant le quartier, permettait de prendre l'air frais, de s'y reposer le soir et de comprendre l'enchevêtrement des constructions et des rues de ce quartier populaire. On devenait alors le témoin privilégié de la vie qui s'y déroulait en contrebas dans le secret des intérieurs ainsi dévoilés, avec en toile de fond, d'un côté les montagnes volcaniques du centre de l'île et de l'autre l'océan. C'est dans cet appartement que, dès 2005, Jorge me convia à résider lorsque j'étais de passage à Praia, une invitation que j'acceptai volontiers.

Le bar-boutique de Maïsa était installé à Tira Chapeu, ce quartier animé, situé à proximité du centre-ville. Après sa décision de fermeture, elle put aisément convertir sa boutique du rez-de-chaussée en trois appartements, un plus grand pour une famille et deux petits pour des célibataires. En 2002, Maïsa les loua sans problème pour un montant total de

28. Voir: Laurent, P.-J., Furtado, C., « Le pentecôtisme brésilien au Cap-Vert... », 2008, *op. cit.*

29. Mariano, R., « Expansão pentecostal no Brasil: o caso da Igreja Universal », *Estudos avançados*, vol. 18, n° 52, 2004, p. 121-138.

32 000 EsCV (290 €). Cette somme lui assurait un revenu de base qu'elle complétait avec un petit commerce discret, mené chez elle, de vente de boissons sucrées froides pour les enfants. À ce moment, l'entraide de sa famille par filiation était déterminante : elle recevait mensuellement une petite aide financière de son fils Lucas, travailleur clandestin à Boston, de son frère aîné, Tio Mac, et, ponctuellement, de son oncle maternel et voisin à Praia. Sans être réellement dans le besoin, le noyau de la famille à distance au Cap-Vert vivait à présent chichement et le moindre problème pouvait compromettre le précaire équilibre financier, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Capital migratoire

Rappelons-nous de Teresa, cette américaine capverdienne qui épousa officiellement Camilo à Boston, après son divorce avec Maïsa. Au regard des lois américaines du regroupement familial, les migrants reconnus citoyens américains peuvent « appeler » (ou encore *tirar* : tirer, selon l'expression usitée par mes interlocuteurs) leurs enfants mineurs légalement reconnus³⁰. Les enfants majeurs peuvent également être « appelés », mais le délai d'attente pour recevoir l'autorisation de migrer est beaucoup plus long (de l'ordre de sept ans en 2016) et plus encore si l'enfant est marié (de l'ordre de dix à onze ans) ; dans ce cas, la demande peut se solder par un refus. Au vu de ces circonstances, on comprend déjà que des jeunes, en situation potentielle de migrer, rechignent à se marier au Cap-Vert car ils risquent d'hypothéquer leur chance de partir³¹. Compte tenu de ces règles, pour les enfants de Maïsa, le temps presse. Lorsqu'en 2001, Teresa et Camilo se marient, les trois plus jeunes enfants de Camilo et Maïsa, toujours au Cap-Vert, atteignent déjà l'âge limite pour être légalement « appelés » par un parent installé aux USA. J'ai déjà indiqué en quoi le remariage de Camilo avec une citoyenne américaine, s'il lui confère le statut légal de migrant et lui donne accès à la *green card*, ne l'autorise pas à appeler lui-même ses enfants mineurs non mariés tant qu'il ne dispose pas de la nationalité américaine. Au bas mot, à ce moment-là, pour Camilo, ce processus peut encore prendre plus de dix ans ; il ne peut donc songer à y recourir pour ses propres enfants. Une autre loi précise néanmoins que le conjoint américain d'un migrant légal peut « appeler » les enfants mineurs restés au pays et reconnus légalement par son compagnon (dans le cas ici de Teresa et de Camilo). Alors que rien ne l'y obligeait réellement, bien au contraire – Teresa et Maïsa pouvant se considérer comme rivales (*kumbosa* en créole) –, Teresa, dans un altruisme mesuré

30. Pour une description de ce système de quotas : cf. chap. 4.

31. Pour une analyse détaillée de ces calculs : cf. chap. 8.

(cf. *infra*), décide « d'appeler » aux USA le seul enfant encore mineur issu du précédent mariage de son époux. Avec le recours d'un cabinet d'avocats spécialisés, elle instruit ce dossier assez complexe. Début 2003, seul le cadet de Maïsa, Jerónimo a moins de 18 ans.

Jerónimo, le *codé* (le petit, le cadet), fréquente le lycée de son quartier à Praia, mais rêve d'Amérique, comme de nombreux capverdiens de son âge, renforcé en cela par le souvenir entretenu par Maïsa de ce père mythique parti aux États-Unis peu après sa naissance. En quelques mois, alors que rien ne le préparait au départ en raison du long passé de clandestin de son père avant son mariage avec Teresa (et qui ne pouvait donc « appeler » personne aux États-Unis), sa vie bascule, mettant en lumière cette disponibilité au départ de nombreux capverdiens si l'occasion se présente³². Une fois encore, la famille par filiation de Maïsa à Boston se cotise pour aider au financement du passeport, du visa et du billet d'avion de Jerónimo : le frère aîné de Maïsa, Tio Mac, se charge de récolter les contributions de la famille avec le devoir de faciliter la venue du fils de leur sœur, crédité du statut enviable de mineur migrant légal. Fin 2003, quelques mois avant ses 18 ans, Jerónimo débarque à son tour à Boston. Il rejoint le noyau de la famille à distance installé dans le petit appartement de Dorchester. Il y (re)trouve son père, handicapé, mais légalisé (il dispose de la *green card*, mais pas encore à ce moment-là de la nationalité américaine), Teresa, la nouvelle femme américaine de son père, leur fille Aurélia, et Lucas, son frère aîné, toujours clandestin. Progressivement, dix-huit ans après le départ de Camilo, le noyau de la famille à distance à Boston se renforce. Comme on le constate, ce noyau rassemble cinq personnes aux statuts différents : deux citoyennes américaines, deux migrants légaux et un migrant clandestin.

Un mot encore à ce propos pour analyser le geste de Teresa qui accepta d'« appeler » l'enfant mineur de son conjoint. Aujourd'hui encore, au sein de la famille de Maïsa, elle est reconnue pour cette action décisive que rien ne l'obligeait vraiment à poser, et certainement pas une dette morale dont elle aurait dû s'acquitter vis-à-vis d'une famille à laquelle elle restait étrangère. Par « l'appel » de Jerónimo, je montrerai que Teresa déblocuera la dynamique évolutive du faire famille à distance de son mari et, plus encore, elle parviendra ainsi à faire progresser, en faveur de Maïsa, une situation figée depuis quatorze ans, incapable d'évoluer sans ce recours salvateur à une « étrangère » et aux conséquences positives liées à une telle l'alliance. Sans elle, les noyaux de la famille à distance de Maïsa et de Camilo, entre Praia et Boston, courraient le risque de se disjoindre, mettant un terme au faire famille à distance. Cette issue est toutefois fréquente lorsqu'avec le temps, le capital migratoire s'étiolé ; entravé dans

32. Une attitude particulièrement bien mise en évidence par Élisabeth Defreyne : cf. Defreyne, É., *Au rythme des tambors. Ethnographie des mobilités des « gens de Santa Antão » (Cap-Vert, Belgique, Luxembourg)*, thèse de doctorat, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2016, 317 p. ; voir le chapitre : « La disponibilité à migrer », p.45-102.

la filière contraignante de la clandestinité, la famille ne peut espérer ni rejoindre le pionnier ni compter sur des ressources suffisantes pour envisager son *casamento de direito* (litt. un mariage de droit, un mariage arrangé), une stratégie souvent onéreuse (aujourd'hui plus de 10 000 €, sans compter les multiples dépenses annexes cf. *infra*), mais qui s'avère la seule issue, du point de vue de ces familles, pour débloquer pareille situation³³.

À un moment crucial du destin de cette famille à distance, la décision de Teresa remet en mouvement un processus figé par le statut de clandestin de Camilo. Au risque de se dissoudre, la famille à distance doit se nourrir d'un projet migratoire, lié au mouvement et à la prospective. Cependant, au regard de son histoire et avant son second accident, Camilo affichait-il une réelle volonté de remettre en mouvement ce processus du faire famille à distance, préférant peut-être rester seul aux USA, sans sa famille par alliance, pour y refaire sa vie autrement ? À la suite de cet accident, Maïsa envoie leur fils, Lucas, pour l'aider. Un fils qui conseille à son père de divorcer de Maïsa pour épouser Teresa ! N'est-ce pas plutôt, paradoxalement à première vue, j'en conviens, la propre famille de Maïsa, sa famille par filiation, plutôt que celle par alliance qui se révélera, pour elle, d'un réel recours ? Par ailleurs, comme je vais le montrer, il me semble que deux femmes, Maïsa et Teresa, mesurant le jeu complexe que fait subir à la famille la migration, vont implicitement s'allier pour tenter de résoudre leurs problèmes. Cette situation diffère grandement lorsque ce sont des femmes et non plus des hommes qui migrent. Elles restent plus attentives à maintenir les contacts avec leurs enfants confiés au pays à d'autres femmes. Elles surinvestissent dans l'envoi de mandats et de cadeaux pour maintenir les liens et réduire leur culpabilité de ne pas être à leurs côtés, comme le démontre le cas de ces femmes de ménage de Boa-Vista à Rome³⁴.

Dans une perspective de court terme, on pourrait estimer que l'intention de Teresa était d'alléger la charge financière de Maïsa qui avait arrêté son commerce à Praia avec encore trois enfants aux études. Dans cette perspective, Lucas et ensuite son cadet Jerónimo désormais aux USA, pourraient soutenir leur mère restée à Praia. L'objectif principal de Teresa n'est toutefois pas celui-là ; il ne peut se comprendre que dans une perspective pragmatique de long terme. Il pourrait être question d'une solidarité entre femmes à l'égard d'hommes infidèles et absents. Il pourrait également s'agir d'une aide de Teresa envers son mari pour réduire sa dette à l'égard de sa première famille afin qu'il puisse s'en libérer et se rapprocher d'elle. Il se pourrait que ce soient ces deux arguments à la fois. Relevons qu'à ce jour, Camilo n'a pas « appelé » un seul membre de sa

33. Ce recours pragmatique aux alliances ici exogames, pour acquérir du capital migratoire et ensuite endogames pour le garder entre soi, sera longuement débattu : cf. chap. 7 et chap. 9.

34. Ce constat contrasté entre les femmes et les hommes implique un recours pour le moins prudent à la notion de *care* (pour une discussion cf. chap. 9).

famille aux États-Unis, ce qui provoquait chez lui une certaine culpabilité à l'idée de n'avoir pas su rendre ce qu'il avait reçu de sa belle-famille (sa famille par alliance) qui l'avait soutenu depuis son départ en 1986. Au Cap-Vert, la vaillance d'un migrant se mesure aussi au nombre de personnes qu'il a pu aider à migrer et à sa ruse face à l'administration américaine ; sur ce dernier aspect, Camilo n'est certes pas en reste !

Mesurons à présent la portée du geste de Teresa sur la famille à distance que ne cessent d'incarner, malgré leur divorce, Maïsa et Camilo. Maïsa estime avoir élevé seule ses quatre enfants et qu'en conséquence ils lui appartiennent, au regard du faible investissement de son ex-mari, peu présent pour la soutenir depuis son départ en 1986. Ce sentiment très répandu renvoie à la famille matricentrée³⁵. Maïsa distille l'idée que ses enfants ont une dette envers elle, car elle s'est décarcassée seule pour les élever. La famille matricentrée, constituée par Maïsa et ses enfants, est ici la conséquence du fait migratoire : elle est seule parce que son mari est parti aux USA et y est devenu clandestin. Cette famille matricentrée constitue un noyau de la famille à distance qu'elle forme avec Camilo et le noyau qu'il a agrégé à Boston. La famille matricentrée instaure une dyade solide entre la mère et ses enfants et entre les membres de la fratrie. Notons que Maïsa s'appuie sur la filiation plutôt que sur l'alliance pour anticiper à long terme sa sécurité, dans un pays où cette sécurité reste en construction et de toute façon pleinement accessible à ceux qui ont cotisé, les autres devant trouver d'autres solutions, pour leur retraite par exemple. Par le départ de son cadet, Jerónimo, aux USA, Maïsa anticipe d'une décennie son avenir. La sécurité sociale restant inaccessible à Maïsa qui n'a pas cotisé, il lui incombe d'anticiper son futur et sa sécurité. Pour cela, par l'éducation qu'elle transmet à ses enfants, elle escompte garantir sa sécurité au sein de sa famille par filiation, par l'entretien d'un subtil jeu de dons et de dettes, maintenu sur le long terme, entre elle et ses enfants surtout. Dans la suite du récit, je montrerai comment le départ de Jerónimo équivaut à une dette contractée à l'égard de sa mère dont il devra, le moment venu, s'acquitter, avant de songer à s'émanciper de sa famille à distance et, plus particulièrement, de sa famille par filiation dominée ici par la figure de sa mère. Dans ce contexte, la dette transgénérationnelle imbriquée dans la migration constitue une dimension centrale de la famille à distance. Ces dettes, incluses dans la mise en œuvre du projet migratoire de la famille, expliquent largement les formes d'entraide sur le long terme rencontrées dans ce type de famille, plus que le processus de « soin à distance » certes présent, mais inféodé à ce projet qui l'englobe³⁶.

35. Pour une analyse critique du fonctionnement de la famille matricentrée : cf. chap. 7. J'utilise plutôt le terme de « famille matricentrée », plus usuelle au Cap-vert que celui de la « famille matrifocale » quoique ce dernier a été proposé dans le travail pionnier de R.T. Smith pour accentuer le fait que les mères sont au centre de la famille (Smith R.T., *The Negro Family in British Guyana*, London, Routledge & Keagan P. Ltd, 1956).

36. Pour une analyse critique : cf. chap. 9.

Des calculs à long terme caractérisent le fonctionnement de la famille à distance. Ces calculs peuvent, par exemple, se résumer comme suit. Lucas est clandestin. Par son mariage, Camilo s'est légalisé (il dispose de la *green card*), mais cela prendra des années avant qu'il acquière la nationalité américaine et qu'il puisse, éventuellement, faire venir le reste de sa famille restée à Praia, sans compter que les années passant, les enfants deviennent majeurs et qu'ils devraient rester célibataires pour ne pas allonger les délais d'attente pour être « appelé » dans le cadre d'un regroupement familial initié par leur père³⁷. Tout cela, sans compter que, marié à une américaine, Camilo ne pourra jamais « appeler », son ancienne épouse aux USA³⁸. En conséquence, pour rejoindre sa famille aux États-Unis et garantir ainsi sa vieillesse, Maïsa devra s'y prendre autrement.

Le départ du fils cadet, Jérónimo, m'invite à relever, déjà à ce stade, quelques éléments du fonctionnement de ce faire famille à distance. L'épisode de son départ mobilise deux traits importants de la famille à distance capverdienne : 1) la supériorité de la famille par filiation sur la famille par alliance, pour des raisons que j'analyserai en détail ultérieurement³⁹ ; 2) la plasticité de la famille à distance capable de se lover dans les arcanes des lois migratoires des pays d'accueil pour optimiser la transmission en son sein de l'opportunité de migrer. Cette opportunité constitue le bien le plus précieux de la famille à distance dont la condition d'existence dépend de la circulation de ce que j'appellerai le capital migratoire, une fois celui-ci acquis. Les membres d'une famille doivent collaborer pour transmettre ce bien précieux, dans un mouvement de long terme et transgénérationnel : ce mouvement unit ceux qui disposent d'une parcelle de capital migratoire à ceux qui n'en possèdent pas. Ce bien est donc conservé à titre de virtualité par certains membres de la famille à distance qui sont les dépositaires des espoirs de départ des autres. Dans ce qui suit, je montrerai comment Jerónimo, alors qu'il était mineur et résidant à Praia, dès le moment où il a été « appelé » par Teresa, était déjà gros de l'éventuel départ de sa mère aux USA ! Le faire famille à distance le relie autrement à sa mère dans la mesure où il incarne la potentialité de son départ. Les devoirs et les dettes sont importants dans ce type de famille. Et les membres ne sont pas vraiment libres de leurs mouvements, assignés qu'ils sont à tenir leur rôle dans la mise en œuvre du projet migratoire.

La famille à distance a une vie limitée dans le temps : elle débute avec le départ du pionnier, se poursuit par l'acquisition d'un capital migratoire et peut (parfois⁴⁰) se conclure avec l'extinction de ce capital. J'utilise cette

37. Pour une analyse détaillée des lois américaines du regroupement familial : cf. chap. 4.

38. Pour le détail de ces calculs : cf. chap. 8.

39. Cf. part. II, chap. 4.

40. Une fois acquis le capital migratoire se transmet d'abord entre les membres de « la famille par filiation » ; le plus souvent, il sera ensuite transmis à des membres plus éloignés, à la faveur d'alliances par exemple, relançant ainsi le processus qui se perpétue alors de génération en génération.

notion pour désigner le processus de circulation des membres d'une famille, ainsi que les liens établis entre les membres des noyaux dispersés de cette famille. Ce processus temporaire n'a cependant rien de spontané. Au contraire, il s'enracine dans le terreau de la culture capverdienne, c'est-à-dire une manière d'être, de penser et d'agir, inculquée dès la naissance, par les mères surtout, à leurs enfants. Ce processus repose sur deux mécanismes complémentaires.

Le premier nous invite à être attentifs aux principes d'éducation qui sous-tendent la circulation du capital migratoire au sein de la famille à distance. Dès le plus jeune âge, ces principes orientent les conduites des enfants, en les rendant conformes aux attentes de leur mère, de la famille et, au-delà, de la société. Ces principes éducatifs, lorsqu'ils sont alimentés par la migration, mobilisent quatre notions intriquées, dont les récits de cette première partie ont vocation d'approcher. Les membres de la famille à distance restent particulièrement attentifs à maintenir un équilibre entre ces notions. Il est question de dons et de dettes, contractés parfois dès avant la naissance, à travers le projet d'une mère dès lors que les enfants rentrent de plain-pied dans leurs stratégies migratoires et celles liées à la recherche de leur sécurité (par exemple : le fait d'accoucher aux USA avec un visa de visiteur, ce qui confère automatiquement à l'enfant la nationalité américaine⁴¹). Donner est aussi affecter l'autre, l'obliger. Avoir un enfant avec un homme disposant d'un capital migratoire équivaut à tenter d'acquérir une parcelle de ce capital, là où par la grossesse, une femme peut tenter d'inscrire, à défaut d'être mariée, un enfant dans la filiation de cet homme⁴². Lorsque Maïsa se sacrifie pour ses enfants, elle leur fait un don qui se mue en dette envers elle ; ainsi Jerónimo migre afin, notamment, de pouvoir (au nom de sa fratrie) rembourser sa dette vis-à-vis de sa mère. Ce n'est que plus tard, parvenu à s'émanciper de la famille à distance, qu'il songera à son propre projet familial⁴³. Les notions de sacrifice, de don, de dette et de remboursement appartiennent au sens pratique du faire famille à distance, ainsi que les registres plus abstraits d'endettement psychique (être lié) dès lors qu'une personne qui migre part avec des obligations. L'idée d'émancipation (être délié) du pays d'origine, de sa famille et de sa communauté, après avoir remboursé ses dettes ou pour s'en émanciper est une autre notion importante.

Le second mécanisme porte sur la « cause première » de ce type de famille à distance. Sans être à ce niveau de mon exposé en mesure de la démontrer, j'é mets l'hypothèse que la « cause première » de la solidité de la famille à distance repose sur le projet migratoire planifié sur le long terme et dans une perspective transgénérationnelle en mesure d'enrôler

41. Ce cas sera abordé dans les pages suivantes.

42. Voir à ce propos : chap. 7.

43. Certes, Jerónimo pourrait également se trouver impliqué dans la transmission du capital migratoire, par exemple, à une ligne collatérale de la famille, mais comme je l'indiquerai plus tard, il choisira un autre chemin.

durablement la majeure partie des membres de la famille à distance, sans parler du moteur de tout ceci qui reste généralement l'épargne⁴⁴.

À la lumière de ces éclairages, j'espère avoir ainsi montré en quoi Maïsa considère Teresa, l'épouse actuelle du père de ses enfants, comme une sainte. C'est ce qu'exprime à merveille cette photo déjà évoquée et qui portait la légende « You » accrochée dans l'appartement de Maïsa.

J'ai déjà évoqué, alors que je résidais avec la famille dans l'appartement du premier étage de Tira Chapeu, cette photo datant de 2004 ou de 2005 ; elle était accrochée sur un mur de la salle à manger au-dessus de la télévision, allumée en permanence. À ceux de Praia, elle rappelait ceux de Boston et la manière dont tous, là où ils sont, incarnent pour l'autre la condition de la famille à distance. Elle repose sur la « condition migratoire » qui forge les destins et oriente les actes des uns et des autres devant lesquels chacun doit se plier. Ainsi pas de rancœur à l'égard de la nouvelle épouse américaine de Camilo qui trouve, par cette photo, naturellement sa place dans la maison de Maïsa à Praia : n'incarne-t-elle pas le passage obligé, comme ce fut initialement le cas pour Tio Mac, du départ du reste de la famille vers les USA, une famille qu'il convient de considérer « sur le départ » depuis 1986, c'est-à-dire depuis près de vingt ans ! Plasticité des relations de parenté et amours pragmatiques : par-delà les divorces et les alliances, la famille à distance se maintient, parfois avec difficulté, attachée à la mise en œuvre de son projet. Sur cette photo, on pouvait lire une grande inscription « You ». On y voit Camilo debout posant la main gauche sur l'épaule de sa femme Teresa, assise plus à l'avant, de biais sur une chaise, et tenant par la main leur enfant, Aurelia, née en 2002. De chaque côté du couple, se tient debout, à gauche de leur père, le fils aîné de Maïsa, Lucas, et à droite le cadet, Jerónimo. À elle seule, cette photo installée au cœur de l'appartement de Maïsa m'en apprendra plus que de nombreux discours sur la nature de la famille à distance capverdienne, de ses sentiments mais aussi de ses espoirs, ainsi affichés, en un avenir meilleur. Quoi de mieux que cette photo pour évoquer la puissance du faire famille à distance ? Elle raconte crûment les dons et les dettes qui lient les uns et les autres et, donc, l'histoire qui réunit les deux noyaux dispersés de la famille à distance en dépit des compromis nécessaires pour la mise en œuvre de son projet migratoire. La photo rappelait à chacun sa relation aux autres, ou encore, la valeur de ce faire famille sans se voir, sans se toucher, et qui prend corps à la condition que chaque membre se conforme à ses devoirs. Cette photo parle de dons et de dettes, de liberté relative, mais aussi de souffrances, rappelant que l'objectif de ce type de famille à distance (aux prises ici avec les lois américaines du regroupement familial), auquel chacun est soumis, consiste à se retrouver tous un jour de l'autre côté de l'océan : cela peut prendre des décennies et parfois échouer !

La suite du récit clarifiera cette proposition un peu nébuleuse, j'en conviens.

44. Pour une discussion : cf. chap. 9.

Inscription d'un enfant dans la filiation de l'homme

En 2002, Jorge, le second fils de Maïsa, a 18 ans. Il partage avec sa mère, sa sœur et son frère cadet leur appartement fraîchement terminé du premier étage. Grand et séduisant, serviable et d'une amabilité communicative, le jeune universitaire inscrit en première année d'agronomie devient un parti avantageux. Cette année-là, il rencontre Justina, sa première vraie *namorada* (amoureuse): attirante, elle venait d'avoir 16 ans. Un jour, bien plus tard, en accord avec cette forme de machisme commun au Cap-Vert, il me confiera la manière dont il entendait « gérer » (selon ses termes) sa nouvelle amie : « un homme doit rester libre et veiller à ne pas se laisser attacher par une femme ». Il chercha donc à établir une relation inégale. Une relation dont il déciderait des modalités et, à cette fin, non sans l'avertir, pour entretenir son désir et sa soumission, mais aussi pour mieux masquer ses sentiments envers elle, il sortait occasionnellement avec d'autres filles⁴⁵. S'il se souvient d'années agréables et insouciantes, il était cependant présomptueux de penser « gérer » ainsi Justina⁴⁶.

Justina était fille unique ; elle vivait avec sa mère (décédée aujourd'hui), elle-même une femme seule (sans homme permanent résidant avec elle), formant ainsi une famille matricentrée, fréquente au Cap-Vert. Mère et fille louaient un des trois appartements du rez-de-chaussée aménagés par Maïsa à la suite de la fermeture de sa boutique. Durant les longues absences de Cândida et de sa mère, trop occupées de tenter chaque soir de résoudre leur problème de sorcellerie à l'Église Universelle située de l'autre côté de la ville, Justina n'avait qu'un étage à monter pour rejoindre Jorge. Leur relation établie selon le principe de *namorar sem compromisso* (courtiser sans promesse de vie commune) dura plusieurs années. Un jour, Justina annonça à Jorge qu'elle était enceinte. Lorsque Maïsa l'apprit, elle ne décoléra plus, portant principalement ses griefs sur la mère de Justina et traitant son fils de naïf et de doux rêveur. Elle lui fit remarquer qu'il n'avait rien compris au fait que la mère de Justina avait poussé sa fille dans ses bras, lui conseillant d'avoir rapidement un enfant. Jorge était à l'université et avait un père et deux frères aux États-Unis : il n'en fallut pas plus pour attirer les regards. La mère de Justina avait appris de la vie comment se tenir aux aguets afin de saisir les opportunités pour se sortir de la pauvreté. Comme nous le verrons, elle ne se trompait pas et, d'un point de vue pragmatique, sa stratégie se révéla la bonne. Entre elles, les femmes se considèrent en compétition, pour garder leur homme, ou un fils pour les aider, ou encore, pour obliger un homme à partager ses revenus entre plusieurs femmes et accéder ainsi, aussi, à la rente d'un

45. Sur le machisme : cf. chap. 7 et chap. 9.

46. Je discuterai en détail le cas de Justina dans une analyse transversale et plus théorique : cf. chap. 7.

homme capable⁴⁷. Et à ce jeu dangereux, les armes les plus efficaces restent la jeunesse, la beauté, la séduction, le sexe et les enfants. Quelques mois plus tard, en 2005, Justina accoucha de Madalena. Jorge, meurtri, ne pensait pas que la mère de Justina l'avait poussée dans son lit. Maïsa obligea son fils à rompre, non sans reconnaître sa paternité de Madalena. Les premières années, Maïsa, contrainte par Justina qui savait se montrer harcelante, participa tant bien que mal aux frais du bébé (nourriture, vêtement, frais médicaux, couches, etc.). Assez souvent, Justina, qui terminait ses études secondaires, apportait la petite Madalena à Maïsa qui partageait la garde avec la mère de Justina ; les deux grands-mères, ces deux femmes rivales autour de l'enjeu du fils, apprenaient à cohabiter à quelques mètres l'une de l'autre pour la garde (*cuidar*) de la petite⁴⁸.

Au cours de l'année 2005, Maïsa tombe malade. Le diagnostic était suffisamment préoccupant pour qu'avec l'aide de ses deux fils installés à Boston, elle songe à s'y rendre à son tour pour se faire soigner. Compte tenu de ses revenus (possession d'une maison à Praia et de trois appartements en location), de sa famille déjà installée aux États-Unis – mère, frères et sœurs, cousins(nes), oncles et tantes, deux enfants et son ex-mari –, elle obtient après de longues tractations, un visa de trois mois. Aidée par les réseaux de sa famille qu'elle retrouve pour la première fois à Boston, elle parvient à consulter un médecin et à se faire opérer. Ce voyage lui permet de découvrir Dorchester et la vie des Capverdiens américains. Alors qu'elle pourrait séjourner trois mois aux USA, elle ne s'attarde pas, préférant, sans doute inquiète pour sa fille, rentrer après un mois. De ce voyage, elle ne me parlera pas. Est-ce en raison d'un accueil mitigé et du fait qu'elle ne trouva pas sa place au sein du noyau de la famille à distance formé par son ex-mari, Teresa et leur fille, et de ses deux enfants résidant avec eux, ou encore, est-ce les conditions de travail et l'environnement social des quartiers capverdiens de Boston qui la rebutent ? Je n'en saurai rien. Quelque temps après son retour, elle me confia seulement que, si elle en avait l'opportunité, elle hésiterait à migrer, préférant sa vie à Praia. Elle conclut que sa place se trouvait auprès de son fils Jorge, le seul à ne pas devoir partir en raison de ses études universitaires à l'issue desquelles il pourrait postuler un emploi fixe et rémunérateur. Pour sa fille, Cândida, elle estimait préférable, si elle en avait l'opportunité qu'elle parte aux USA ; rien ne la retenait au Cap-Vert, elle pourrait tenter sa chance à Boston. Ces quelques propos indiquent déjà l'ambivalence et les hésitations quant au choix d'un départ qui sans être définitif, certes, n'équivaut en rien, comme je l'entends parfois dire, à de simples allers et retours, sans grande conséquence et en raison d'une prétendue mobilité facilitée par la globalisation. Comme je le détaillerai progressivement,

47. « Homme capable » selon la belle formule de Jacinthe Mazzocchetti. Mazzocchetti, J., « À la recherche de l'homme capable... », *Civilisations*, vol. 59, n° 1, 2010, p.21-36 ; voir aussi Mazzocchetti, J., *Être étudiant à Ouagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité*, Paris, Karthala, 2009, 349 p.

48. À propos de l'enjeu stratégique de la garde et du confiage des enfants : cf. chap. 6.

c'est d'une véritable « américanisation » dont il est souvent question ici. Mais plus encore, il convient de toujours se poser la question de qui peut partir ? De qui circule et de qui ne bouge pas ? La mobilité est largement tributaire du statut et des revenus des personnes⁴⁹. De mon expérience avec ces familles, je retiens que migrer repose avant tout sur la décision d'accepter la séparation, des conditions de travail souvent difficiles et de vivre ailleurs, durablement, avec toutes les conséquences que cela implique pour soi et sa famille, même si le souhait de rentrer reste vivace dans la première génération.

Ainsi, après sa fréquentation assidue de l'Église universelle, Cândida, la sœur de Jorge, se stabilisa progressivement. Elle renoua avec une vie plus normale. Méfiante, Maïsa préféra néanmoins suivre scrupuleusement les conseils des pasteurs de l'Universelle afin de se prémunir d'autres attaques d'un voisinage jaloux. Elle cherchait des puissances protectrices pour elle et sa fille. Dans un premier temps, Cândida continua à fréquenter assidûment l'Église universelle. Elle espacera ensuite ses participations, laissant à sa mère le soin d'assurer seule la sécurité (le « blindage » psychique pour utiliser cette formule de l'IURD) de la famille. Cândida décrocha un travail dans une garderie pour enfants de Tira Chapéu, à quelques pas de la maison familiale. Aux yeux de tous, elle semblait enfin guérie et délivrée du *mal fetu* (du sort) qui l'avait possédée en lieu et place de sa mère trop vaillante pour être persécutée de la sorte. Après le départ en 2001 de son frère aîné, Lucas, suivi de celui du cadet, Jerónimo, en 2003, Cândida se retrouvait avec son frère Jorge qui fréquentait l'université. Une vie de jeunes adultes s'installa progressivement, centrée toutefois autour de la figure de leur mère, Maïsa. À ce moment, les deux jeunes adultes n'envisageaient pas de quitter la maison familiale. Sans doute poussée par l'exemple de son frère, Cândida se mit à sortir. Elle rencontra un fonctionnaire plus âgé qu'elle. Ils se retrouvaient fréquemment dans les bars et les discothèques de la ville. Occasionnellement, lors de l'absence de Maïsa, son compagnon lui rendait visite, mais le plus souvent, c'est elle qui se rendait chez lui. Elle ne nourrissait aucune intention d'habiter avec lui (*namorar com comprisso*). À son tour, elle tomba enceinte et accoucha, en 2006, d'un garçon, appelé Cláudio, en mémoire du charismatique *Bispo* (évêque) brésilien de l'Église universelle qui portait le même prénom, m'expliqua-t-elle, et à qui elle devait d'être aujourd'hui en bonne santé.

En 2006, en raison de la prise en charge des deux naissances (Madelena chez Jorge et Cláudio chez Cândida) et du coût élevé des études universitaires de Jorge, de 2002 à 2007, l'équilibre financier du noyau de la famille à distance à Praia se détériora. Durant les deux premières années d'études de Jorge, son père, Camilo, aidé par Lucas, envoyait mensuellement des mandats (*remessas*) pour financer les frais scolaires de Jorge, soit 15 000 Ecv (140 €) par mois. En 2004, le frère cadet, Jerónimo, frai-

49. Pour une analyse des conditions de mobilités : cf. chap. 8.

chement débarqué aux USA, se joignit à la famille pour aider Jorge aux études. Toutefois, avec le temps, malgré les rappels téléphoniques, les montants s'amenuisaient, alors que les frais de scolarisation grimpaient avec les années d'études. En 2005, les mandats couvraient 70 % des frais et ensuite environ 50 %. La naissance de Madalena en 2006, couplée à ses problèmes d'argent mine Jorge. En plus de ses cours, Jorge devrait gérer des tensions entre sa mère et Justina, sa *mae da filha* (la mère de sa fille), qui exigeait une pension mensuelle pour les frais occasionnés par Madalena. Jorge s'inquiétait pour son avenir. Dans la jeune université qu'il fréquentait à Praia, il était bien connu. Il avait su se forger la réputation d'un étudiant aimable, assidu et brillant, réussissant haut la main les premières années d'étude d'agronomie réputées exigeantes. Rongé par les soucis, il maigrissait dangereusement. Il tomba à son tour malade, victime de violents maux de tête qui l'immobilisaient et l'empêchaient de se concentrer sur ses études. Mãisa redoutait une nouvelle attaque en sorcellerie. Jorge consulta plusieurs médecins et, sur les conseils de sa mère, un *curandeiro* (guérisseur). Ni les uns ni l'autre ne parvinrent à le soulager durablement, malgré les médicaments et les *ramedi di terra* (litt. remède de la terre, un médicament coutumier) prescrits. La douleur devenue chronique ne le quittait plus. En 2007, alors qu'il entreprenait sa dernière année d'étude, il songea sérieusement à arrêter. Il parvint toutefois à puiser l'énergie nécessaire pour persévérer, grâce à un professeur qui, croyant en lui, n'hésita pas à mettre la main à la poche pour le soutenir financièrement.

Cette même année, en 2006, vingt ans après son départ, Camilo est reconnu citoyen américain. Depuis, il perçoit une aide financière du gouvernement américain pour son handicap. Tenu informé par Mãisa des difficultés de son fils, Camilo envoya des mandats plus régulièrement et Tio Mac, le cher « oncle d'Amérique » (le frère aîné de Mãisa), lui expédia, par un ami migrant en congé, son premier ordinateur portable. Il reprit courage et termina brillamment ses études en agronomie avec une spécialisation en foresterie. Le reboisement est un domaine stratégique pour cet archipel aride composé de sols volcaniques particulièrement sensibles à l'érosion hydrique⁵⁰. Durant cet été 2007, Jorge est diplômé de la jeune université du Cap-Vert. Fort de ses bons résultats, le jeune ingénieur postule auprès du ministère des Eaux et forêts. Il est recruté et se retrouve affecté, dès septembre 2007, dans l'île volcanique de Fogo à Mosteiros où il est chargé de la supervision de la protection du secteur ouest de la forêt couvrant les pentes supérieures du volcan.

50. Langworth, M., Finan, T., *Waiting for Rain. Agriculture and Ecological Imbalance in Cape Verde*, London, Lynne Rienner, 1997, 211 p.

